



51/2347

11.11.1911

ANNEXE

ANNEXE

10

NARRATION EN VERS.

PROJET DE L'AUTEUR.

Idee générale de la Suisse.

D'UN peuple renommé par plus d'une victoire
 Mes vers célébreront les combats & la gloire ;
 Je peindrai les exploits de ces guerriers fameux
 Qui renaissent encore dans leurs derniers neveux ;
 Et ne me bornant point à chanter leur courage ,
 Leurs paisibles vertus obtiendront mon hommage ,
 Afin que mes accents donnent tout à la fois ,
 Des leçons de bravoure & d'amour pour les loix.

Au pied des monts glacés qui bornent l'Italie ,
 Du Rhône jusqu'au Rhin la tranquille Helvétie ,
 Comprend treize Cantons égaux en dignité ,
 Unis par sentiment , & pour leur sûreté.
 Chacun est souverain dans ses propres limites ;
 A leurs possessions les bornes sont prescrites ;
 Le plus foible à l'abri de toute oppression
 Jamais du plus puissant ne craint l'ambition ,
 Et d'un seul attaqué tous prenans la défense
 Feroient à l'étranger redouter leur puissance.
 Ainsi par la sagesse , & l'intrépidité
 L'Helvétien jouit de sa tranquillité.

Le sol qui le nourrit , coupé par des montagnes ,
 Offre des lacs nombreux , de fertiles campagnes ,
 Des côteaui dont la vigne est le riche ornement ,
 Des guérets où l'été fait mûrir le froment ,
 Et des arbres semés sur l'émail des prairies
 Où paissent des moutons sur des rives fleuries ;
 Par l'habile ouvrier tout est mis en valeur
 Et tout sol obéit aux soins du laboureur.
 Il ne manque donc rien à ce peuple de frères ,
 Il pourroit se passer des terres étrangères ,
 Et tout autre pays dans l'univers vanté
 Ne l'emporte sur lui qu'en superfluité.
 Puisse l'Helvétien , toujours doux & sensible
 Connoître le bonheur de son climat paisible ,
 Et sage imitateur de ses premiers ayeux ,
 Etre content du bien , sans aspirer au mieux.

I.

BRENNUS A ROME , 388 avant J. C.

*Une armée de Gaulois des environs de Sens , de Rheims ,
 d'Avanches , d'Autun prennent Rome , Brennus leur
 général , selon tous les historiens , étoit d'Avanche ,
 selon une ancienne tradition. Tite - Live dit que les
 Gaulois furent défaits par Camille ; Polybe raconte
 qu'ils allèrent faire d'autres conquêtes.*

ROME avoit triomphé sous le brave Camille :
 Du Veyen abattu le courage inutile (1) ,

Avoit subi la loi de ce peuple guerrier ,
 Qui bientôt se fit craindre à l'univers entier ;
 Lorsqu'un peuple établi sur les bords de la Loire
 Voulant par ses hauts faits illustrer sa mémoire ,
 A tout peuple Gaulois inspira ses projets ,
 Et sortit avec eux de ses vastes forêts.
 L'Helvétien , le Belge aussi-tôt s'y joignirent (2) :
 Le Boyen , l'Eduen en foule s'y rendirent :
 Vers la rive du Pô précipitant leurs pas
 Ils vont chercher au loin la gloire & le trépas (3) ,
 Brennus étoit leur chef , Avanche est sa patrie.
 Bientôt ils ont conquis la superbe Insubrie ,
 Des Alpes à la mer tout à subi leurs loix ;
 L'Etrurie effrayée est réduite aux abois (4) .
 Clusium résistoit seule entre tant de villes ,
 La flamme a ravagé ses campagnes fertiles :
 Rien ne peut arrêter ce torrent dans son cours ,
 Et Clusium de Rome implore le secours.
 Mais les trois sénateurs à qui Rome confie
 Le difficile emploi de sauver l'Etrurie ,
 Attaquent les Gaulois qu'ils n'avoient pu gagner.
 Brennus les reconnoit , & prompt à s'indigner ,
 „ Partons , dit-il , allons à Rome où nous appelle ,
 „ De ses ambassadeurs la conduite infidèle ;
 „ Je ne vois plus en eux que de vrais ennemis ,
 „ Et contr'eux désormais tout nous devient permis ” .
 Aussi-tôt de son camp son armée est partie ,
 Elle marche vers Rome , & Rome est avertie ;
 Mais en vain ses consuls s'opposent aux Gaulois (5) ,
 Allia de Brennus voit briller les exploits .

Le Romain fuit , & Rome ouverte , abandonnée
 Epreuve des vaincus la triste destinée.
 Brennus la prend , la brûle , & croit que les Romains
 Ne pourront désormais échapper de ses mains.
 Alors , soit que vaincu par le bras de Camille ,
 Brennus ait de son sang arrosé cette ville ,
 Soit que las de régner sur un peuple soumis
 Il soit allé plus loin chercher des ennemis ,
 La valeur des Gaulois n'en est pas moins certaine ,
 Et , jusqu'au Grand César , la majesté Romaine ,
 Des guerres des Gaulois prompte à s'épouvanter ,
 Prouvoit combien ce peuple étoit à redouter.

I I.

CÉSAR ET DIVICON , 58 ans avant J. C.

*Divicon étoit le chef des Helvétiens , qui , après avoir
 brûlé leurs villes & leurs bourgs , quittèrent leur
 pays & entrèrent dans les Gaules où ils ne furent
 vaincus que par Jules-César.*

JULE-CÉSAR , l'honneur & le tyran de Rome ,
 Le plus grand des guerriers , mais non le plus grand
 homme ,

Contre l'Helvétien combattit autrefois ,
 Et ce fut le premier de ses heureux exploits.

Ce peuple impatient de franchir les limites
 Par la nature même à ses desirs prescrites ,
 Résolus de quitter ses rustiques foyers
 Et d'amasser ailleurs des moissons de lauriers.

C'étoit le plus vaillant des peuples de la Gaule ,
Jule-César l'a dit , j'en crois à sa parole.

Après quelques débats promptement terminés ,
Pour le départ prochain les ordres sont donnés ,
Et , pour que d'un retour la flatteuse espérance
Ne tint , un seul instant , les esprits en balance ,
Leurs villes & leurs bourgs sont brûlés par les mains
Qui combattront bientôt la Gaule & les Romains (5).

Ils partent ; & César qu'instruit la renommée
Arrête , quelque tems , leur formidable armée ,
Mais en vain , près du Rhône , il construit un rempart ,
Le peuple Helvétien fait éviter César ,
Et , perçant du Jura les routes peu connues ,
Des Gaules , malgré lui s'ouvre les avenues ;
Hommes , femmes , enfans que le Romain poursuit ,
Et qu'en d'autres climats l'espérance conduit.

A cette irruption la Saône , en vain , s'oppose ,
Et dans tout le pays que ce beau fleuve arrose ,
Le brave Divicon s'avance en conquérant.
Eh ! qui peut dans sa chute arrêter ce torrent ?

César les suit toujours. Jeune & plein de courage
Du grand art de la guerre il fait l'apprentissage ,
Il saura vaincre , un jour , Pompée & les Romains ;
Mais alors Divicon balançoit les destins (6).
Divicon chargé d'ans , mais plus couvert de gloire ,
Redoutable aux Romains , par plus d'une victoire ,
Et redoublant l'espoir de ses braves amis
Aspire à conserver l'honneur qu'il s'est acquis.

Dans les champs de Beuvrai (7) leurs vaillantes armées
Par de puissans motifs l'une & l'autre animées ,

D'un combat furieux affrontent les hazards.
 La mort dans tous les rangs vole de toutes parts ;
 Des deux partis rivaux les lances sont croisées,
 Les javelots rompus , les cuirasses brisées ;
 L'homme s'attache à l'homme , & lui perçant le cœur ,
 Le vaincu dans sa chute entraîne son vainqueur.

Divicon a pour lui l'âge et l'expérience ,
 Long-tems en sa faveur la victoire balance ;
 Mais César , né pour vaincre , anime ses soldats.
 Craindroient-ils le danger , en volant sur ses pas ?
 Rien ne peut soutenir l'effort de leur courage ,
 Et poussant jusqu'au bout ce premier avantage ,
 Ils triomphent enfin de leurs fiers ennemis ;
 Divicon est tué , l'Helvétien soumis ;
 Mais puisqu'à César seul ils cèdent la victoire ,
 Ce combat malheureux ne nuit point à leur gloire ,
 Et ce qui les console , au milieu des revers ,
 C'est que César un jour doit dompter l'univers.

I I I.

GUILLAUME TELL , 1308 de J. C.

*Gesler , lieutenant d'Albert , empereur d'Allemagne ,
 ayant contraint G. Tell de tirer sur la tête de son
 fils , est tué lui-même par Tell.*

ALBERT I régnoit sur de vastes provinces (8) :
 Empereur d'Allemagne , & chef de tant de princes ,
 Long-tems il entretenoit , par ses soins généreux ,
 Ses Etats florissans , & ses peuples heureux ;

Mais trop jaloux enfin d'accroître sa puissance
 De ses premiers succès il vit la décadence,
 Et perdant à la fois, sa gloire & son bonheur,
 Sur la fin de ses jours reconnut un vainqueur (9).

Ury, Schwitz, Underwald provinces Helvétiques,
 Etoient jointes alors aux peuples Germaniques;
 De l'empire, & d'Albert, vassaux & non sujets,
 Leurs cantons jouissoient d'une profonde paix;
 Quand Gesler, de son maître impétueux ministre,
 Choisi pour leur porter plus d'un ordre sinistre
 Voulut assujettir l'habitant de ces lieux,
 Qui devoit être libre ainsi que ses ayeux.
 Son devoir l'obligeoit à rendre la justice;
 Mais ne connoissant plus de loi que son caprice,
 Il veut qu'à son chapeau sur sa lance planté
 On rende les honneurs dûs à l'autorité.
 Le peuple en murmurant rendoit ce fol hommage,
 Et craignant d'exciter un plus terrible orage,
 Attendoit en silence un vengeur de ses droits,
 Et sans les respecter fléchissoit sous les loix.
 Lorsque Guillaume Tell, par une noble audace
 Au chapeau de Gesler exposé sur la place
 Refusa les honneurs par le tyran prescrits.
 Le peuple à son courage applaudit par ses cris.
 Mais Gesler trop fidèle à son plan tyrannique
 Prononce contre lui cette sentence inique :
 „ Voilà ton fils, dit-il, je veux qu'un fruit placé
 „ Sur sa tête de loin par ton dard soit percé.
 Tell refuse, & Gesler finit par le contraindre.
 Pour le père & le fils sa colère est à craindre,

Et Tell baigné de pleurs est forcé de tirer.
 Son adresse pourtant lui fait tout espérer.
 Le trait fuit l'arbalète, & la pomme est percée.
 Alors des spectateurs une troupe empressée
 Bénit le coup qui sauve, & le père, & le fils.
 Gesler, sans être ému, paroît être surpris,
 Et d'un regard mêlé de honte & de colère
 Voyant un second dard sous le manteau du père,
 Demande à quel usage il étoit réservé;
 „ A te percer, dit Tell, mais mon fils est sauvé”.
 Gesler, qui l'a compris, se livrant à sa rage
 Le charge de liens, le conduit au rivage,
 Dans sa barque avec lui le contraint de monter,
 Et dans un noir cachot songe à le transporter.
 Cependant, sur le lac, à la merci des ondes
 Qui menacent d'ouvrir leurs cavernes profondes,
 La barque est en péril, & Gesler consterné
 Du soin du gouvernail chargée Tell déchaîné.
 Tell conduit, en effet, la barque sur la plage,
 Et tandis que, d'un pied, il touche le rivage,
 D'une main repoussant la barque avec effort
 Il s'éloigne soudain de ce dangereux bord.
 Mais pour tout son pays craignant la tyrannie
 Par la mort de Gesler il veut la voir finie;
 Il fait que ce tyran sortant de son bateau
 Doit traverser un bois pour gagner son château;
 Il l'attend, il le perce au milieu de sa garde;
 Et tandis qu'au danger tout seul il se hazarde
 De sa patrie entière il venge tous les droits,
 Et prépare son peuple à de plus grands exploits.

Ainsi l'ambition creuse son précipice;
 Ainsi l'usurpateur, guidé par son caprice,
 Rentre dans son état dont il vouloit sortir
 Et tombe au pied des loix qu'il veut anéantir.

I V.

FURST, STAUFFACHER, ET MELCHTAL,

1308.

*Walter Fürst d'Uri, Werner Stauffacher de Schwitz
 & Arnold Melchtal d'Underwald prennent, contre
 les lieutenans d'Albert, des mesures qui rendent à ces
 trois cantons leur première liberté. Première confé-
 dération de ces trois cantons.*

AVANT que par la main d'un guerrier, & d'un père
 Gesler perfide agent d'un pouvoir arbitraire,
 Eut vû trancher ses jours ainsi que ses forfaits,
 Melchtal à deux amis fait part de ses projets.
 Melchtal, qui, dès long-tems, las du joug tyrannique
 Gémissoit sur le sort de la terre Helvétique,
 Fürst des desseins d'Albert également frappé,
 Et des malheurs prochains fortement occupé
 Et Stauffach affligé des maux de sa patrie
 Ont formé le projet de sauver l'Helvétie;
 Uri, Schwitz, Underwald, dont ils tiennent le jour,
 Sont l'objet de leurs soins, par un juste retour;
 Et déjà dans Grütthly, tous trois d'intelligence
 De leurs droits méconnus préparent la vengeance;
 Quand la mort de Gesler arrivée à propos
 D'une plus vive ardeur enflamme ces héros.

Chacun d'eux, en secret, à des amis fidèles
 Du feu dont ils sont pleins souffle des étincelles,
 Par le danger pressant l'esprit public formé
 D'un courage héroïque aussi-tôt est armé;
 Et déjà sans effort par leur voix appelée
 Des trois cantons près d'eux l'élite est assemblée.

„ Compagnons, dit Melchtal, vous voyez par les faits
 „ De l'Empereur sur nous où tendent les projets,
 „ Nous sommes les vassaux d'Albert & de l'Empire,
 „ Mais à nous asservir hautement il aspire,
 „ Et de ses envoyés la conduite envers nous
 „ Montre assez à quel fort il nous destine tous.
 „ Eloignons donc ce joug, avant qu'on nous l'impose;
 „ La révolte n'est point ce que je vous propose,
 „ Mais reprenons les droits qu'on veut nous enlever,
 „ Et conservons les biens dont on veut nous priver”.

A ces mots abhorrant jusqu'au nom de rebelle,
 Chacun à son pays jure d'être fidèle,
 Des lieutenans d'Albert ennemis déclarés,
 Ce sont des compagnons, & non des conjurés.
 Aussi-tôt dans le fort qui lui sert de retraite (10)
 Landenberg est contraint d'avouer sa défaite;
 Les châteaux de Rotzberg, & de Künsnacht forcés
 N'offrent plus aux regards que des murs renversés;
 Et des fiers boulevards qui menaçoient sa tête
 Enfin l'Helvétien achève la conquête.

Alors les trois Cantons vainqueurs de leurs tyrans
 Resserrent leurs liens par de nouveaux sermens.

„ Nous payons, disent-ils, les justes redevances,
 „ Nous respectons Albert, l'Empire, & les Puissances;

„ Mais nous jurons ici , que n'étant point sujets
 „ Nous périrons plutôt que de l'être jamais ”.
 Telle fut pour dix ans leur première alliance ,
 Où brilla des trois chefs le zèle , & la prudence ,
 Et dont le but unique étant la liberté ,
 Doit par tous les cantons un jour être imité.

V.

BATAILLE DE MORGARTEN, 1315.

*Cette bataille fut gagnée par les trois cantons sur une
 nombreuse armée d'Autrichiens , commandés par les
 enfans d'Albert I, qui vouloient assujettir cette par-
 tie de la Suisse.*

DES lieutenans d'Albert la mort & la défaite
 Rendoient des trois cantons la victoire complète ,
 Mais Albert menaçoit , & déjà son courroux ,
 Sur les bords de l'Aar portoit les premiers coups (11) ,
 Lorsque de son neveu la lance meurtrière
 Par un assassinat termina sa carrière.
 D'un attentat si noir l'Helvétien gémit ,
 Et pour sept ans enfin la foudre s'éteignit.
 Mais les enfans d'Albert rallumant le tonnerre
 Au cœur de l'Helvétie ont reporté la guerre.
 Les cantons sans frayeur tenteront les combats ,
 Mais un doute important arrête leurs soldats.
 On fait que l'ennemi doit tenter un passage ;
 Mais on ne connoît point où doit fondre l'orage ,

Et Léopold fans doute eut trompé leur valeur
 Quand Henneberg de Zug fut leur libérateur.
 Il favoit le secret des troupes Germaniques ,
 Et fans être allié des cantons Helvétiques
 Il attache à son dard cet important avis :
 „ Défendez Morgarten contre les ennemis ”
 Et d'un bras vigoureux cette flèche lancée
 De l'Autriche aux cantons découvre la pensée.
 Ainsi dans ce vallon l'Helvétien posté
 Attend l'Autrichien en toute sûreté (12).
 Un nouveau secours s'offre à ces troupes fidèles ,
 Mais on ne permet point à des mains criminelles
 De mêler leur ouvrage aux efforts généreux
 D'un peuple , & d'un soldat constamment vertueux.
 Les cinquantes proscrits ne perdent point courage ,
 Occupent des rochers au-dessus du passage ;
 Et lorsque Léopold & tous ses cavaliers
 Arrivent , pleins d'espoir à ces âpres sentiers ,
 Sous des rocs détachés , sous des masses roulantes
 Les proscrits font plier ses cohortes tremblantes.
 A ce choc imprévu rien ne peut résister ,
 Et même , en reculant , on ne peut l'éviter.
 Hommes , chevaux , soldats , chefs , tout est dans le
 trouble ;
 Plus on veut avancer , plus le danger redouble ,
 Et lorsque du vallon on se croit échappé ,
 Par la troupe rangée on est enveloppé.
 Le carnage est affreux , la victoire est sanglante ,
 Léopold est saisi d'horreur & d'épouvante ,

Il fuit, pleurant la mort de bien plus de soldats
 Que les Helvétiens n'avoient armé de bras.
 Des cinquante proscrits auteurs de tant de gloire,
 La grace est prononcée au sein de la victoire;
 Et descendant, en foule, après de tels exploits,
 Au milieu des vainqueurs, ils reprennent leurs droits.

V I.

RUDIGER DE MANNES A TETTWEL, 1352.

Lucerne, Zurich & Glaris confédérés avec les trois premiers cantons, gagnent encore cette bataille contre la maison d'Autriche.

ZURICH, avec Glaris, entré dans l'alliance
 À des quatre cantons augmenté la puissance,
 Et tous confédérés, pour leur commun bonheur,
 Aux vengeances d'Albert opposent la valeur.
 Tout est armé contr'eux, & leurs ames tranquilles,
 Attendent l'ennemi qui menace leurs villes.
 En vain pour accourir à de nouveaux combats
 Les deux rives du Rhin fournissent des soldats (13),
 Et par sa garnison Bade alors redoutable,
 Présente aux six cantons un rempart formidable.
 Le pays d'alentour aux flammes est livré;
 Déjà par Ellerbach Zurich est entouré;
 Déjà de tous côtés la campagne au pillage
 Aux six cantons unis a présagé l'orage.
 L'Helvétie en frémit, & Braun épouvanté
 Loin du camp qu'il trahit cherche sa sûreté.

Dans un vallon étroit il laisse son armée ,
 Que l'ennemi prudent y tenoit renfermée ;
 Piège affreux dont ce chef eut dû la garantir ,
 Et dont Mannes lui seul peut la faire sortir.
 Mannes voit le danger , mais l'honneur qui le guide
 Donne un nouveau courage à son ame intrépide.
 „ Soldats , dit-il , le fort ne promet aux guerriers
 „ Qu'au prix de leur sang même un nom & des lauriers.
 „ Cernés de toutes parts l'ennemi nous menace ;
 „ Mais il n'a point compté sur cette heureuse audace
 „ Qui dans plus d'un combat vous a rendu vainqueurs ,
 „ Que sert à l'ennemi d'occuper les hauteurs ?
 „ Laissez-le s'applaudir de ce foible avantage ,
 „ Et , l'épée à la main , prouvez que le courage
 „ Qui de notre patrie anime les enfants
 „ Sait les rendre par tout vainqueurs & triomphans” :
 Il dit ; & par ses soins la nouvelle est semée
 Que Braun doit revenir avec une autre armée ,
 Et que ce chef adroit , bien loin de les trahir ,
 N'a quitté ses soldats que pour les secourir.
 Ce bruit dans tous les rangs dissipant les allarmes
 Aux plus intimidés fait reprendre les armes.
 Leurs bataillons ferrés marchent de toutes parts ;
 L'ennemi qui résiste est percé de leurs dards ;
 Le plus grand nombre fuit , peu jaloux de sa gloire ,
 Et Mannes couronné des mains de la victoire ,
 Ramene en ses foyers cet essaim de guerriers
 Enrichi de butin , & chargé de lauriers.

Tel fut de Tettwell le combat mémorable.

Rome échoua jadis contre un écueil semblable (14),

Le

Le joug de Caudium avilit ses soldats ;
 Et même ses consuls ne s'en sauvèrent pas.
 Du Samnite vainqueur l'habile capitaine
 Fit tomber à ses pieds plus d'une Aigle Romaine ;
 Et long-tems les Romains ont porté sur leur front,
 De ce traité honteux les traces & l'affront.
 Mais ni les défilés, ni l'armée ennemie
 N'ont pu faire plier l'intrépide Helvétie,
 Et plus le pas étoit glissant & dangereux,
 Plus le succès fut grand, utile & glorieux.

VII.

GRANDE CONFÉDÉRATION HELVÉTIQUE
 DES HUIT CANTONS. 1353.

Cette Confédération, nommée la grande Confédération Helvétique, unit les Cantons de Zug & de Berne aux six autres Cantons. Leur rang ne fut point réglé, comme il est, par la date de leur accession ; mais par des considérations justes & particulières.

DES trois premiers Cantons de la Ligue Helvétique
 Ma muse a célébré le courage héroïque ;
 Elle a chanté de Tell l'adresse & le bonheur,
 Et des trois braves chefs la prudente valeur.
 Par leur soins généreux , par leur sage conduite
 La douce liberté mit les tyrans en fuite,
 Et malgré les efforts d'un puissant ennemi,
 L'accord des trois Cantons se trouva raffermi.

Lucerne vient s'y joindre & leur force augmentée
 Est bientôt par Zurich fortement cimentée ;
 Glaris suivi de Zug accède à l'union ,
 Et Berne forme enfin le huitième Canton.
 Parvenus à ce point de gloire & de puissance ,
 Les Suisses font entr'eux une étroite alliance
 Chaque Etat allié conservera ses loix ,
 Sa souveraineté , ses magistrats , ses droits ;
 Il promet d'assister tous les Etats ses frères
 Contre l'invasion des troupes étrangères :
 Par un Conseil commun de sages députés
 Les Cantons , tous les ans , seront représentés ;
 Et dès ce jour heureux ce grand Corps Helvétique
 Formidable au dehors , au dedans pacifique ,
 Maintiendra , dans son sein , l'honneur , la liberté ,
 Le respect pour les loix & la tranquillité.

Telles étoient jadis les villes de la Grèce
 Qu'unissoit l'intérêt ainsi que la sagesse ,
 Et qui de leurs voisins plus nombreux , plus puissans ,
 Auroient toujours bravé les efforts renaissans ,
 Si de l'esprit public qui les avoit formées ,
 Elles eussent été constamment animées ,
 Et si des nouveautés le prestige trompeur
 N'eut troublé l'union qui faisoit leur bonheur.

Cet exemple frappant instruira l'Helvétie ,
 Et quand , pour compléter cette heureuse harmonie ,
 Fribourg , Soleure , Bâle & Schaffouse pressés
 Dans les mêmes liens seront entrelassés ;
 Enfin , quand Appenzel couronnant tout l'ouvrage
 Au grand Corps Helvétique aura joint son suffrage

La liberté, la gloire & la plus douce paix
De cette région ne sortiront jamais.

V I I I.

BATAILLE DE FRAUBRUNN GAGNÉE SUR ENGUERRAND DE COUCI. 1375.

*Enguerrand de Couci, très-grand seigneur Français,
vient réclamer, les armes à la main, une partie
des terres Helvétiques, comme étant l'héritage de
sa mère, qui étoit de la maison d'Autriche. Son
armée fut tellement défaite qu'elle disparut.*

Où courent ces soldats & pourquoi cette armée
De Français, de Lorrains & de Bretons formée
D'Enguerrand de Couci suivant les étendards,
Vient-elle, de la Suisse, attaquer les remparts?
Sans doute qu'Enguerrand, plus emporté que sage,
De sa mère, en ces lieux, recherche l'héritage.
Elle est fille d'Albert; mais a-t-elle transmis
Quelques droits sur la Suisse aux armes de son fils?
Qu'il entre dans la Souabe & ravisse à ses princes
Leurs villes, leurs châteaux & leurs belles provinces,
Mais qu'il n'embrasse point dans ses vastes projets
Des peuples qui d'Albert n'étoient point les sujets.

Ces conseils, à Couci, donnés par la sagesse
Ne peuvent amortir le feu de sa jeunesse,
Et fier de commander à cent vingt mille bras,
Dans le cœur de la Suisse il cherche des combats.

Il les trouve bientôt. Les Suisses redoutables
attaquent à Fraubrunn ses troupes innombrables.
L'ambitieux Couci sans ressource est vaincu ;
Le grand nombre, en ce jour, le cède à la vertu ;
Et tel est le succès de ce combat terrible
Qu'un chef qui s'étoit crû jusqu'alors invincible,
Ne put, malgré des soins constamment assidus,
Rassembler des soldats qui ne parurent plus.

IX & X.

DEUX COMBATS A NÆFFELS. 1352 — 1388.

*Ces deux combats de différente date sont ici réunis.
Ils furent donnés contre la maison d'Autriche qui
ne se laissoit pas d'être vaincue.*

PARMI les lieux fameux dont l'Helvétique histoire
A consacré les noms au temple de mémoire,
Et qu'elle doit vouer à l'immortalité,
Næffels, à plus d'un titre, a droit d'être compté.

Du Canton de Glaris l'Autriche dépouillée
De ses malheurs passés se trouvoit consolée
Par l'espoir séduisant d'un succès plus heureux
Contre des ennemis plus braves que nombreux.
Stadian est le chef de sa nouvelle armée,
Il revient vers Glaris, à qui la renommée
Annonce, en même-tems & grossit le danger,
Que Schwitz avec Uri sont venus partager.

Sous Melchtal & Tschudi les troupes Helvétiques
Attaquent aussi-tôt les bandes Germaniques ,
Et dès le premier choc forçant leurs bataillons ,
De leur sang à l'envi remplissent les sillons.

Ce n'est point un combat , c'est un massacre horrible.
Mais à cette leçon l'Autriche est insensible ,
Et dans Næffels encore envoyant des soldats
Elle attaque la Suisse & ne l'étonne pas.

Le nombre, en aucun tems, n'effraya le courage ,
Et la trahison même est un foible avantage ,
Quoiqu'elle ait , dans Wefen , signalé sa fureur
Sur des Helvétiens connus par leur valeur.

La voix de leur sang crie & demande vengeance.
Glaris & ses voisins marchent en diligence ,
Sous Næffels réunis & bientôt attaqués ,
Par le brave Bublen leurs postes sont marqués (15).

Le combat est sanglant , la victoire incertaine
Tantôt montre à Glaris sa défaite prochaine ,
Et tantôt de l'Autriche éloigne les lauriers
Qu'aux dépens de leur sang achètent les guerriers.
Cependant la valeur , au fort de la mêlée
Bientôt , par le grand nombre , alloit être accablée ,
Tout Suisse alloit mourir les armes à la main ,
Et la fortune alloit couronner le Germain ;
Lorsqu'à travers les bois qui couvrent les collines ,
On apperçoit de Schwitz les enseignes voisines
Dont les braves soldats , annoncés par des cris ,
Remplissent de terreur l'Autrichien surpris.

L'espoir retraît alors dans l'armée Helvétique.
Schwitz arrive , il déploie une ardeur héroïque ,

Et, quoique peu nombreux ses bataillons pressés
Ouvrent de toutes parts les Germains renversés.

Uri s'y joint encore & le carnage augmente ;
Le Germain est saisi d'horreur & d'épouvante ;
Sur le pont d'un torrent précipitant ses pas ,
Il fuit devant la mort & ne l'évite pas.
Le bois plie & se rompt ; en vain , sur l'autre rive ,
Le vaincu veut porter sa troupe fugitive ,
Et sa défaite entière, à ses heureux rivaux ,
Au moins pour quelque tems, assure le repos.

X I.

WINKELRIED A SEMPACH. 1386.

Cette victoire sur la même maison d'Autriche met le comble à la gloire & à la sûreté des Cantons. Elle est encore remarquable par la générosité de Winkelried & par la mort de Léopold, duc d'Autriche.

SEMPACH aux champs de Mars aujourd'hui me rappelle ;

Sempach digne, en effet, d'une gloire immortelle,
Où par le petit nombre un grand nombre abattu,
Du Suisse, avec éclat, fit briller la vertu.

Léopold reparoit & sa troupe brillante
Dans les champs de Lucerne a semé l'épouvante,
Et les casques dorés de tous ses chevaliers
Pour nouvel ornement demandent des lauriers ;

Mais la Suisse craint peu l'or qui couvre les armes
 Ces beaux préparatifs lui causent peu d'allarmes ;
 Eh ! qu'importe à la guerre un luxe ambitieux ?
 Suffit-il, au combat, d'éblouir tous les yeux ?
 C'est au courage seul à gagner les batailles,
 Il brave les dangers, il force les murailles,
 Et bientôt Léopold ne pourra plus douter
 Que la valeur sur l'or ne doive l'emporter.
 De l'histoire des Grecs nous avons pu l'apprendre,
 Et Darius l'apprit autrefois d'Alexandre (16);
 Mais Sempach aujourd'hui nous l'enseigne encor
 mieux.

Le signal est donné, le choc est furieux.
 Le Suisse & l'Allemand pleins d'un égal courage ;
 Ont le fer à la main, commencé le carnage ;
 La mort, au premier rang, lance ses premiers traits,
 Les soldats, corps à corps, se mesurent de près.

Quand un seul bataillon de troupes Germaniques
 Offrant, de toutes parts, une forêt de piques,
 Voit briser contre lui les plus vaillants efforts,
 Et s'avance au milieu des mourants & des morts.

Alors, (d'un homme seul que ne peut le courage !)
 Alors un homme seul conjure cet orage.
 Arnold de Winkelried, la gloire d'Underwald,
 Du Romain Décius intrépide rival,
 S'avance au premier rang & de ses mains puissantes
 Embrassant un faisceau de piques menaçantes,
 Les baïsse, &, dans le flanc de l'épais bataillon,
 Montre à tous ses soldats un facile fillon.

Tandis que ce héros d'immortelle mémoire
 Périt chargé de coups, mais plus couvert de gloire,
 De l'espace entr'ouvert le Suisse a profité,
 Et du corps ennemi harcelant le côté,
 Porte dans tous ses rangs la mort & le carnage,
 Signale sa vengeance ainsi que son courage,
 Et de ses ennemis, à son glaive échappés,
 Voit fuir de toutes parts, les restes dissipés.

Les plus fiers chevaliers de cette belle armée
 Qui venoient conquérir l'Helvétie alarmée
 Tranchés & moissonnés par le fer du vainqueur,
 Du Suisse à tous les yeux attestent la valeur,
 Et Léopold lui-même a mordu la poussière.

Mais si, par cet exploit, la Suisse toute entière
 Conquit la liberté, la gloire & le repos,
 Que ne doit-elle point à ce fameux héros
 A ce fier Winkelried, en qui tout intéresse,
 Dont la force, l'ardeur, le courage & l'adresse,
 La présence d'esprit & l'intrépidité
 Aux dépens de ses jours l'a mise en fureté?

X I I.

COMBATS DE PRATELEN ET DE ST. JACQUES.

1444.

Ces deux combats donnés contre le Dauphin Louis, (depuis Louis XI, roi de France,) sont justement célèbres par la victoire des Suisses à Pratelen, & même par leur défaite à l'Hôpital St. Jacques. Ils n'avoient qu'une poignée de monde, & Louis avoit soixante mille hommes.

LA France respiroit après vingt ans de guerre ;
Elle ne craignoit plus la superbe Angleterre ,
Mais n'osant désarmer ses soldats aguerris ,
Et les réunissant, sous le dauphin Louis ,
Elle veut, par leurs bras, attaquer l'Helvétie.

Le danger est pressant : Bâle en est avertie ,
Bâle dont les confins , attaqués les premiers ,
Sont bientôt inondés d'armes & de guerriers.
Les Cantons empressés convoquent leur armée ;
Mais celle de Louis depuis longtems formée
Poursuit, avec ardeur, ses faciles exploits
Et s'oumet, sans péril, Montbéliard à ses loix.

A ces premiers succès la jeunesse de Berne ,
Des corps de Soleurois, des guerriers de Lucerne
Opposent constamment leurs efforts généreux ,
Tandis qu'on forme ailleurs des bataillons nombreux.
Bâle y joint ses soldats & leur petite armée
De l'amour du pays & d'espoir animée (17)

Attaque à Pratelen les cavaliers Français,
Et ce premier combat est suivi du succès.

Vaillant Helvétien, borne là ta victoire,
C'en est, c'en est assez pour te combler de gloire,
Et dix fois plus nombreux ton ennemi vaincu
Assure tes lauriers & prouve ta vertu.

Mais, où va t'emporter un essor téméraire ?
Pourquoi, de ta valeur victime volontaire ,
Poursuis-tu l'ennemi dans son retranchement ?

Ils ne m'écoutent point , ils marchent hardiment ;
Et toujours animés d'un aveugle courage
Vers l'Hospice & le Pont ils cherchent un passage ;
Mais le bronze tonnant & l'ennemi plus fort
Répendent , dans leurs rangs , le carnage & la mort (18).

Ils cèdent , sont rompus & par leur imprudence ,
De leur premier succès détruisent l'influence ,
Ils périssent enfin pour avoir trop osé ,
Devant un ennemi qu'ils avoient méprisé.

Admirons leur valeur , sans suivre leur exemple ,
Et que sur leurs tombeaux l'Helvétien contemple
Combien le vrai courage & l'intrépidité
L'emportent sur la fougue & la témérité.

X I I I.

BATAILLE DE GRANSON. 1476.

Charles duc de Bourgogne , le plus téméraire & l'un des plus puissans princes du quinzisième siècle , attaque les Suisses avec soixante & quinze mille hommes ; il est battu par vingt mille Suisses à Granson. Il fuit.

LE prince le plus fier & le plus redouté,
 Qui joignoit la puissance à la témérité,
 Et qui des plus grands rois bravoit la jalousie
 Vient troubler le repos de l'heureuse Helvétie.
 Comptant sur la valeur de ses nombreux soldats,
 Il veut joindre la Suisse à ses vastes Etats ;
 A ses projets hardis la carrière est ouverte ;
 Mais son ambition le conduit à sa perte (19),
 Et des foudres d'airain dont Charle est précédé
 Le sage Helvétien n'est point intimidé.

Cependant à travers les gorges montueuses
 Ce prince a fait marcher ses cohortes nombreuses,
 Lausanne sans défense est prise sans effort,
 Et Granson a plié sous la loi du plus fort.

Mais de Charle vainqueur la noire perfidie
 Dans un combat sanglant sera bientôt punie.

Halweil & Faußigni, Vuipens & Scharnachtal
 Déjà du premier choc ont donné le signal.
 Ils descendent alors, du haut de leurs collines,
 Sur le duc qui couvroit les campagnes voisines.

Ce prince veut reprendre un poste avantageux ,
 Il revient sur ses pas , dans un désordre affreux ,
 Et ses soldats trompés par cette marche feinte
 Pensent que le duc même accessible à la crainte
 Veut dérober ses jours au danger éminent.

La terreur les saisit , & leur troupe , en fuyant ,
 Tombe dans l'embuscade où le Suisse intrépide
 Frappe à coups redoublés sur le fuyard timide.

Ce n'est plus un combat ; Charle fuit en effet ;
 Il ne renonce point à son premier projet ;
 Mais il fuit ; la frayeur accélère sa fuite.

L'Helvétien vainqueur dédaigne sa poursuite ;
 Il trouve dans le camp des trésors entassés (20),
 Des meubles précieux par le luxe amassés ,
 Et de tous ces grands biens conquis par sa victoire ,
 Il ne prise en effet que l'honneur & la gloire
 D'avoir par sa valeur dompté l'ambitieux
 Qui vouloit l'affervir sous un joug odieux.

Non , il n'estime point cette vaine parure ,
 Qui ne peut garantir de la moindre blessure ,
 Il vend au plus vil prix le plus beau diamant (21)
 Du prince fugitif magnifique ornement ;
 Mais il garde avec soin ces canons formidables
 Qui brisent les remparts sous leurs coups effroyables.

Content d'avoir vaincu le plus fier des guerriers ,
 Il brûle de revoir ses paisibles foyers ;
 Et lorsque dans ses bras il ferrera son père ,
 Quand il se penchera sur le sein de sa mère ,
 Lorsque par ses enfans à son cou suspendus ,
 Mille baisers seront & donnés & rendus ,

Et quand de son épouse , après sa longue absence ,
 Il comblera les vœux par sa douce présence ,
 Quelles larmes de joye inonderont ses yeux ,
 Et qu'il lui sera doux d'être victorieux !

X I V.

BATAILLE DE MORAT. 1476.

*Le même duc de Bourgogne revient la même année
 avec une armée presqu'aussi nombreuse. Il est défait
 à Morat par une armée de Suisse deux fois moins
 forte. Il fuit une seconde fois.*

LORS même qu'à la fuite on a fû le contraindre ,
 Le lion courroucé n'en est pas moins à craindre ,
 Et bientôt plus féroce & plus fier que jamais
 De ses rugissemens il remplit les forêts.

Tel fut Charle vaincu , mais toujours redoutable ;
 Plus il semble dompté , plus il est indomptable ;
 Une nouvelle armée obéit à ses loix ,
 Il entre en Helvétie une seconde fois.

Il assiége Morat , & Morat est tranquille.
 Bubenberg & d'Affri commandent dans la ville ,
 Et dans plusieurs combats livrés sous ses remparts
 Suisses & Bourguignons partageoient les hazards ,
 Quand un nombreux secours , de troupes belliqueuses
 Aux plaines de Granfon déjà victorieuses ,
 Sous les murs de Morat avance avec fierté ,
 Plein d'une noble ardeur , mais sans témérité.

Weidman , Fegli , Vuipens , Hertenstein & Lorraine
 Honorent dans Halweil leur premier capitaine ,
 Et d'un commun accord tous livrent un combat ,
 D'où dépend la fortune & l'honneur de l'Etat.
 Charles soutient d'abord leur attaque avec gloire ,
 Il n'abandonne point l'espoir de la victoire ;
 Semés de toutes parts les nombreux bataillons
 Du sang de l'ennemi rougissent les fillons.
 Plus d'un Suisse est frappé , plus d'un Bourguignon tombé ,
 A côté d'un vainqueur plus d'un vaincu succombe ,
 La mort répand ses coups sur les rangs opposés ,
 Et triomphe au milieu des soldats écrasés.

Mais de l'Helvétien l'intrépide constance
 Bientôt en sa faveur fait pencher la balance ;
 Le Bourguignon recule , il fuit , il est vaincu ;
 Charles rappelle en vain sa première vertu ,
 De tous ses généraux l'espérance est trompée ,
 Et cette grande armée est bientôt dissipée.

Le duc se sauve enfin , & sa témérité
 Ajoute un nouveau poids à sa calamité.
 Que diront ses sujets , lorsque de sa puissance
 Qui fit plus d'une fois trembler toute la France ,
 Il ne restera plus que de tristes débris ,
 Sans force , sans éclat & dignes de mépris ?
 Près des murs de Morat un monument funèbre
 Rendra longtems hommage à ce combat célèbre.
 Dieu ! quels restes affreux y sont amoncelés !
 Et que d'hommes détruits on y voit rassemblés !
 Leçon terrible , & juste , exemple salutaire
 Des maux que fait & souffre un guerrier téméraire ,

Qui sortant de l'état , où le ciel l'a placé ,
Par ses propres efforts se trouve renversé.

Lisez , passant , lisez , l'inscription sublime (22)
Qui consacre l'exploit d'un peuple magnanime ,
Et ne doutez jamais que contre un agresseur ,
Le Suisse de nos jours n'ait la même valeur.

X V.

LE BIENHEUREUX NICOLAS DE FLÜE,
A STANTS. 1481.

La division se met dans les Cantons qui sont sur le point de rompre la Confédération , parce que les uns veulent y recevoir Fribourg & Soleure qui en étoient éloignés par les autres Cantons. On prend pour arbitre Nicolas de Flüe , ancien Landammann d'Undervald , qui vivoit retiré dans une solitude. Ce grand homme fait recevoir Fribourg & Solcure , & rétablit la concorde & la paix.

LA mer la plus tranquille a pourtant ses tempêtes ;
Dans l'été le plus beau la foudre est sur nos têtes ;
L'empire le plus calme est souvent déchiré ,
Et d'écueils ici bas tout homme est entouré.
Du maître des destins telle est la loi suprême ,
Au-dessus des revers il ne voit que lui-même ,
Et des plus grands états les succès éclatans
Pour être glorieux n'en sont pas plus constans.

La Suisse l'éprouva. Long-tems victorieuse
 Elle avoit affermi sur une base heureuse
 L'ouvrage difficile & justement vanté
 De son indépendance & de sa sûreté.
 Lorsque dans ses Cantons la discorde fatale
 Sécouant ses flambeaux de sa main infernale
 Et de son souffle impur remplissant tous les cœurs,
 Du Jura jusqu'au Rhin répandit ses fureurs.

Des Cantons à l'instant l'union est troublée,
 Il n'est plus de concorde, il n'est plus d'assemblée,
 Et la diète n'est plus, pour chacun des Etats,
 Qu'un champ où sont livrés les plus rudes combats.

Faudra-t-il insister sur cette époque affreuse ?
 Faudra-t-il rappeler cette diète orageuse,
 Et ne vaut-il pas mieux qu'un éternel oubli
 Retienne, dans son sein, ce tems enseveli ?
 Non; il faut au grand jour exposer cette lutte,
 Pour inspirer à tous l'horreur d'une rechûte;
 Et la faire passer à nos derniers neveux,
 Pour leur faire éviter ces débats odieux.

Tout s'ébranle & déjà ce superbe édifice
 Penche vers sa ruïne & dans le précipice;
 L'intérêt se divise & la fraternité
 Va bientôt faire place à la férocité.
 Je ne condamne aucun de ces fiers adversaires;
 Mais, ont-ils oublié qu'ils sont égaux & frères ?
 Ne leur souvient-il plus des traités solennels
 Qu'ils ont jurés entr'eux jusques sur les autels ?

Ainsi cette union que l'Autriche & ses ligues,
 Ni les combats sanglans, ni les sourdes intrigues,

Ni des siècles entiers n'ont pû bouleverser,
La discorde en un jour saura la renverser.

Quel malheur pour la Suisse , & quel plaisir barbare
Pour ses voisins jaloux aujourd'hui se prépare ?
Albert & Léopold seront bientôt vengés :
Les vainqueurs de Sempach dans le deuil sont plongés ;
Ce deuil est légitime , ils vont perdre leur gloire ,
Et leur désunion va ternir leur mémoire.

Mais tout n'est pas perdu. De plus sages avis
Sont goûtés des Cantons & vont être suivis ;
Les esprits, désormais, devenus plus tranquilles ,
Redoutent la discorde & les guerres civiles ,
Et Nicolas de Flüe à Stants est arrivé.

Nicolas, que le ciel, sans doute, a conservé
Pour rendre à l'Helvétie une paix nécessaire,
Landammann vertueux & fervent solitaire ,
Qui dans tous les Etats, pour lui seul rigoureux ,
Au bonheur du prochain rapportoit tous ses vœux.
Il parle aux Députés des huit Cantons ensemble ,
Il traite avec chacun du nœud qui les rassemble ,
Et dans le cœur de tous , sa bienfaisante voix
Fait renaitre la paix , en discutant leurs droits.

“ Revenez, leur dit-il, de l'erreur passagère
„ Qui tend à séparer le frère de son frère ,
„ Et que cette union qui fit votre bonheur
„ Reparoisse chez vous dans toute sa splendeur.
„ Par elle, vous avez gagné tant de batailles ,
„ Par elle, vous avez défendu vos murailles
„ Contre les vains efforts des ennemis jaloux
„ Dont vous avez enfin désarmé le courroux.

„ Unis, vous jouirez de cette paix profonde
 „ Qui surpasse en valeur tous les trésors du monde;
 „ L'abondance, la gloire & la félicité
 „ Sont les biens attachés à la fraternité.
 „ Eh quoi ! vous hésitez, vous craignez de m'entendre ?
 „ Faudra-t-il que ma voix s'épuise à vous apprendre
 „ Que vous êtes perdus, si vous vous séparez ?
 „ Contre votre bonheur seriez-vous conjurés ?
 „ Venez, rapprochez-vous & rendez-vous justice,
 „ Faites de quelques droits un léger sacrifice,
 „ Et que chacun de vous, prompt à tout accorder
 „ Sâche qu'il gagne plus qu'il n'aura pû céder ".

Il dit; la vérité, qui parle par sa bouche,
 Bannit de tous les cœurs la discorde farouche.
 Des Cantons radoucis les sages Députés
 Rappellent la teneur de leurs premiers traités;
 Dans leurs embrassemens oubliant leurs querelles,
 L'un à l'autre à l'envi jurent d'être fidèles,
 Et bientôt, de Fribourg & de Soleure admis,
 Font de nouveaux Cantons & de nouveaux amis.
 Ainsi, le calme heureux, succédant à l'orage,
 Accrut des huit Cantons la force & le courage;
 Et dès lors plus nombreux, plus unis, plus puissans,
 Ils rendent encore mieux leurs Etats florissans.

X V I.

BATAILLE DE DORNAC. 1499.

L'Autriche attaque ici la Suisse pour la dernière fois.

TANT de fois agresseurs & tant de fois vaincus
Les descendans d'Albert ne sont point abattus ,
Et contre l'Helvétie assemblant une armée ,
Par eux aux bords du Rhin la guerre est rallumée.
Furstemberg les commande & ce chef redouté
En assiégeant Dornac croit l'avoir emporté.
Mais Hugi, de Dornac entreprend la défense,
Et dans ses vieux remparts signale sa vaillance.
Bientôt Zurich & Berne & Soleure arrivés
Signaleront leurs bras tant de fois éprouvés.
Furstemberg reconnoit ces troupes belliqueuses ;
Mais fier de commander à des bandes nombreuses,
Il laisse dans son camp , avec témérité
Régner la négligence & la sécurité.
Cependant les Cantons marchent en diligence ,
Le courage les guide ainsi que la prudence.
Leur attaque imprévue & leur rare valeur
Retirent Furstemberg de sa fatale erreur.
Il s'arme & devant lui tonne l'artillerie
De guerriers cuirassés entourée & suivie.
Les Suisses peu nombreux cèdent à cet effort,
Et déjà Furstemberg insultoit à leur sort ,

Quand sur les monts voisins deux bannières flottantes
Montrent à tous les yeux leurs couleurs éclatantes

De Lucerne & de Zug venez braves guerriers,
Venez à Furstemberg disputer ses lauriers.

Venez , & qu'avec vous vos amis & vos frères
Triomphent aujourd'hui de tous vos adversaires ;
Et que l'Autriche enfin , abjurant ses projets ,
Pour vous assujettir ne revienne jamais.

Les voici ; le combat change bientôt de face ;
Furstemberg veut en vain ranimer son audace ,
En vain , à ses soldats inspirant sa fureur ,
Il veut de leurs esprits dissiper la terreur ,
Pressés de toutes parts , la frayeur les disperse ;
Un escadron battu sur l'autre se renverse ;
Il n'est plus d'ennemis & l'Autriche aux abois
Combat l'Helvétien pour la dernière fois.

Muse , rappelle moi les noms couverts de gloire
Des chefs à qui la Suisse a dû cette victoire.
Feer , Steiner , Villading , Conrad , Stein & d'Erlach
Sauveurs de leur pays & vainqueurs à Dornac ,
Ont enfin pour toujours aux dépens de leur vie
De tout joug , étranger délivré l'Helvétie ,
Et l'Autriche en repos n'a jamais plus tenté
De ravir aux Cantons leur chère liberté.

X V I I.

BATAILLE DE MARIGNAN. 1515.

Les Suisses prennent le parti de l'Italie contre les rois de France, & attaquent François Ier. à Marignan. Vaincus, après trois sanglants combats ; ils se retirent tranquillement sans être ni rompus, ni poursuivis, & ne font plus aucune alliance offensive avec aucune puissance.

DE trois puissants Etats l'Helvétie entourée (23)
 Conservoit dans son sein une paix assurée,
 Et ne se mêlant point d'intérêts étrangers
 Voyoit dans le lointain la guerre & les dangers.
 Heureuse par ce calme & tranquille chez elle,
 On ne la voyoit point embrasser la querelle
 De ces fiers potentats connus dans l'univers,
 Tantôt par leurs succès, tantôt par leurs revers.

Mais quand le Milanois menacé par la France (24)
 Eut de l'Helvétien demandé l'alliance,
 Quand l'Italie entière & Maximilien
 Unis contre Louis par un nouveau lien
 Eurent à ce bon roi disputé la victoire,
 L'Helvétien séduit par l'attrait de la gloire
 D'un autre souverain appuya les projets,
 Et ne combattit point pour ses vrais intérêts.

Quel fruit retira-t-il du combat de Novarre ?
 On fait qu'il y montra la valeur la plus rare,

Qu'il vainquit l'ennemi plus fort & plus nombreux ;
 Mais son pays natal en fut-il plus heureux ?
 Ah ! s'il faut se résoudre aux horreurs de la guerre,
 S'il faut de sang humain faire fumer la terre ,
 Ce n'est qu'en défendant leur père & leurs foyers
 Que ces cruels exploits sont permis aux guerriers.

Reviens donc sur tes pas , rentre dans ta patrie ,
 Soldat Helvétien qui défend l'Italie ,
 Laisse combattre entr'eux des peuples ennemis ;
 Que t'importe qu'ils soient ou vainqueurs ou soumis ?

De la plupart des chefs tel étoit le langage ,
 Et déjà prêts à suivre un conseil aussi sage
 Les soldats ne songeoient qu'à repasser les monts (25).
 Déjà mieux informés leurs nombreux bataillons
 Du jeune roi François embrassant l'alliance
 N'opposoient à sa marche aucune résistance.

François , à Marignan , sage dans ses projets ,
 Ne craignoit point la guerre & proposoit la paix ;
 Quant l'éloquent Schinner , nourri dans les allarmes ,
 Aux Suisses incertains fit reprendre les armes ,
 Il leur peint l'Italie asservie aux Français :
 Il leur fait entrevoir les plus heureux succès ,

“ Dans vos mains, leur dit-il, vous portez le tonnerre,
 „ C'est à vous de donner ou la paix ou la guerre ;
 „ Les plus fiers conquérans abaissés devant vous
 „ Au gré de vos desirs suspendront tous leurs coups.
 „ A vous seuls les destins ont réservé la gloire
 „ D'arrêter un héros au sein de la victoire.
 „ Jouissez aujourd'hui de ce noble pouvoir ;
 „ Sécourir le plus foible est pour vous un devoir ;

„ Protégez l'Italie , & que cette journée
 „ Attirant les regards de l'Europe étonnée
 „ Apprenne à l'univers, ce que dans les combats ,
 „ Veulent vos généraux & peuvent vos soldats ”.

Ce discours prononcé d'une voix de tonnerre ,
 rallume en tous les cœurs la fureur de la guerre.
 Leur attaque imprévue étonne les Français ;
 Les Suisses ont d'abord les plus heureux succès ;
 Ils poussent devant eux les premières cohortes.
 Mais bientôt revenant plus fraîches & plus fortes ,
 Les troupes de François reprennent , à leur tour ,
 Les postes occupés avant la fin du jour.

François au premier rang s'étoit montré lui-même
 Plus grand par sa valeur que par son diadème ,
 Il avoit repoussé les plus braves soldats ,
 Sans redouter la mort attachée à ses pas.

Alors chaque parti s'afflige de ses pertes ;
 De morts & de mourans les plaines sont couvertes ;
 Les combattans lassés suspendent leur courroux ,
 Et pour le lendemain réservent tous leurs coups.
 Mêlés confusément, ils gardent le silence.

Ils attendent le jour avec impatience ,
 Tandis que le roi même après tant de travaux ,
 Sur l'affût d'un canon, digne lit d'un héros ,
 A vingt pas seulement d'une troupe ennemie
 Accuse la lenteur de l'aurore endormie.
 Elle paroît, tout s'arme & tout marche à l'instant :
 Le fer luit dans les mains du brave combattant.
 L'adresse, la valeur, la force & la prudence
 Tiennent des deux côtés la victoire en balance.

Enfin, le roi s'indigne, & l'épée à la main
 A travers l'ennemi s'ouvre un large chemin.
 L'Helvétien s'arrête & cède la victoire,
 Mais s'il perd du terrain, il ne perd pas la gloire;
 Sa retraite est paisible, & le héros vainqueur
 Jusque dans le vaincu respecte la valeur.

Ils rentrent donc chez eux, ces guerriers magnanimes,
 D'intérêts étrangers devenus les victimes,
 Moins nombreux, plus prudents, par le malheur formés,
 Et d'un meilleur esprit constamment animés.
 Ils garderont pour eux leur courage & leurs armes
 Ils n'iront plus, au loin, répandre les alarmes
 Qui leur coûtent le sang de leurs meilleurs soldats,
 Sans rendre plus heureux leurs tranquilles Etats.

Et si, pour de grands rois, leur redoutable épée
 Du métier de la guerre est encore occupée;
 Si plusieurs bataillons de Suisses aguerris
 Suivent les étendards des Lyons ou des Lys,
 C'est pour entretenir cet esprit militaire,
 Pour ne point oublier cet art si nécessaire,
 Qui d'un pays ouvert peut défendre l'accès
 Et d'un ambitieux arrêter le succès.

Au plus léger signal donné par la patrie
 Tous ces braves guerriers qu'enfanta l'Helvétie,
 Et qu'aux rois ses amis elle prête aujourd'hui,
 Revoleroient vers elle & feroient son appui.
 Ils se joindroient à ceux que les travaux ou l'âge
 Ont déjà rappelés des lieux où leur courage
 Mérita tous les prix dont ils sont décorés (26),
 Et le grade éminent dont ils sont honorés.

Eh ! quel nombreux essaim de jeunesse intrépide
 Prendroit, avec plaisir, la sagesse pour guide
 Et conduite aux hazards par des chefs si fameux,
 Sauroit combattre, vaincre, ou mourir avec eux.

X V I I I.

LOUIS PFIFFER A LA RETRAITE DE MEAUX.

1567.

*Louis Pfiffer, de Lucerne, protège la retraite de
 Charles IX, roi de France, contre une armée de
 rebelles. Il reçoit le cordon de St. Michel.*

AUCUN bien, sans la paix, n'excite mon envie.
 Ni la fertilité, ni l'or, ni l'industrie
 Ne valent à mes yeux les douceurs de la paix ;
 C'est là le vrai bonheur où tendent mes souhaits.

Quand de ses propres mains constamment déchirée
 Et du sang le plus pur, sans relache, enivrée
 La France périssoit sous le dernier Valois (27) ;
 Quand l'anarchie affreuse y remplaçoit les loix ;
 En avoit-elle moins ces campagnes fertiles,
 Ce climat tempéré, ces ports, ces belles villes
 Qui d'un puissant Etat dénotent la splendeur,
 Et qui, dans tous les tems, ont prouvé sa grandeur ?

Charle régnoit alors ; ou plutôt Catherine (28)
 De l'Etat ébranlé préparoit la ruine :
 Les loix étoient sans force & sans autorité,
 Et du trône obscurci l'antique majesté

Etoit sans cesse en butte aux trames criminelles
Des Grands ambitieux & des peuples rebelles.

En deux partis puissans & toujours opposés
Les sujets incertains & toujours divisés
Livroient toute la France aux horreurs de la guerre
Et de crimes nouveaux épouvantoient la terre ;
Prélude malheureux des plus grands attentats
Si ceux que nous voyons ne les surpassoient pas.

Dreux avoit déjà vû du haut de ses murailles (29)
Ses champs délicieux comblés de funérailles,
Et ce premier combat funeste aux révoltés
Ne présageoit que trouble & que calamités.
Les vaincus toujours fiers & toujours sous les armes
Dans les pays voisins répandoient les alarmes ;
Campés à Châtillon, ils forment le dessein
De surprendre dans Meaux leur jeune souverain.

Ce prince étoit à Meaux, & sa cour toute entière
Ne pouvoit opposer qu'une foible barrière
Au projets imprévus des mécontents nombreux
Que l'esprit de parti rendoit plus dangereux.

Prince, rassurez-vous, sachez que l'Helvétie
Dans ce danger pressant sauvera votre vie ;
Pfiffer, non loin de Meaux, a six mille soldats (30)
Que n'épouvante point l'appareil des combats.
Vous pouvez par eux seuls appaiser la tempête.

Ils arrivent à Meaux, Pfiffer est à leur tête
Reding & Praroman, Riedmaten & Salis, (31)
Zurlauben & Travers sont ses premiers amis ;
Ils commandent sous lui cette troupe fidèle.
Tout rassure le roi : leur courage, leur zèle,

Leurs services passés & leurs chefs généreux
 Accoutumés à vaincre avec eux & par eux.

Pfiffer voit le péril, mais d'un œil intrépide ;
 “ Marchons, dit-il aux siens, c'est l'honneur qui nous
 guide,

„ Recevons dans nos rangs le monarque Français,
 „ Et de notre valeur quel que soit le succès
 „ Au défaut du laurier que donne la victoire,
 „ La mort nous couvrira d'une éternelle gloire
 „ Puisque notre devoir est l'intrépidité,
 „ L'obéissance aux loix & la fidélité ”.

A ce discours guerrier tous les chefs applaudissent,
 Les lances des soldats entr'elles rétentissent ;
 Le desir du combat brille dans tous les yeux,
 Et l'espoir du succès les anime encor mieux.

Alors Pfiffer formant sa superbe phalange
 Autour du roi Français la dipose & la range.
 Charle, si jeune encor, ses frères, Médicis, (32)
 Et ce grand l'Hôpital, l'oracle de Thémis,
 Et cette cour jadis si belle & si brillante
 Dans l'asile de Mars inquiète & tremblante,
 Meaux les a vû partir & Paris les attend.

Le bataillon quarré s'avance en combattant ;
 Il voit venir sur lui, des deux bouts de la plaine,
 Des cavaliers épars qu'il renverse sans peine ;
 Mais lorsque l'amiral & tous ses escadrons
 Pour venir au combat franchissent les vallons,
 Tout bon Suisse à genoux, appuyé sur sa lance,
 Implore du Très-Haut la suprême assistance, (33)

Et bientôt sur ses pieds hardiment raffermi,
Et du front & des flancs repousse l'ennemi.

Pfiffer, réglant les pas de leur marche imposante,
Brave des escadrons la menace impuissante.

Ils reviennent cent fois & cent fois écartés,
Sous les yeux de leurs chefs, vaincus, épouvantés,
Redoublant vainement leurs décharges terribles,
Ils ne retardent point les Suisses invincibles,
Et le jeune monarque à la fin est sauvé.

Dans les murs de Paris ce prince est arrivé.
Pour tous ses protecteurs plein de reconnaissance
Il vient au milieu d'eux célébrer leur vaillance.
Peut-il assez louer leur intrépidité?
N'est-ce pas à leurs bras qu'il doit sa liberté?
Témoin de leur bravoure ainsi que de leur gloire
Il veut de cet exploit consacrer la mémoire,
Et Pfiffer, décoré du plus noble collier, (34)
De sa royale main est créé chevalier.

Fin des Narrations.

N O T E S

Pour l'intelligence des Narrations.

(1) **L**A ville de Veïes, la plus puissante de l'Italie, venoit d'être prise par Camille, général des Romains.

(2) Ce sont aujourd'hui les peuples des environs de Sens, les Suisses, les Flamans, les Suèves & les Autunois.

(3) Godefroi de Viterbe, Part. IX, rapporte cette ancienne tradition qu'aucun historien n'a contredite.

(4) L'Etrurie d'alors est aujourd'hui la Toscane.

(5) Brennus vainquit les Romains à la bataille d'Allia.

(6) On s'est exactement conformé à la Narration de César.

(7) *Bibraſte* de César nous paroît être Beuvrai dans l'Autunois.

(8) L'empereur Albert, premier fils & successeur de Rodolph de Habsbourg, étoit originaire de Suisse; il y avoit des souverainetés qu'il vouloit agrandir.

(9) Ces trois vallées n'étoient point sujettes aux ducs d'Autriche, mais Impériales, comme les villes de Nuremberg, de Hambourg, & tant d'autres le sont aujourd'hui.

(10) La défaite du seigneur de Landenberg & la prise des châteaux de Rotzberg & de Kufnacht remit ces vallées en liberté.

(12) Cinquante hommes bannis des trois Cantons, pour leurs crimes, offrirent leurs services qui furent refusés, & n'en furent pas moins utiles.

(13) Bade, célèbre par ses diètes & par ses bains, appartenait alors au duc d'Autriche.

(14) Le joug étoit composé de deux lances fichées en terre, surmontées d'une troisième lance en travers, sous laquelle on passait courbé & désarmé. Les consuls Romains & leur armée subirent cette ignominie dans les défilés de Caudium.

(15) Les Cantons de Glaris, d'Uri & de Schwitz combattirent seuls de tous les Suisses à cette seconde bataille de Næffels, parce que les autres Cantons n'eurent pas le tems d'arriver.

(16) Darius, dernier roi de Perse, dont l'armée innombrable étoit brillante d'or, fut entièrement défait par l'armée bien moins nombreuse d'Alexandre le grand, roi de Macédoine, à la bataille d'Arbelles.

(17) Pratelen est sur les confins de la France & du Canton de Bâle.

(18) Le Pont & l'Hôpital St. Jacques touchent à Pratelen; cinq cens Suisses ne pouvoient s'y défendre contre huit mille Français.

(19) Charle avoit, au rapport des historiens du tems, trois cent pièces de canons dans son armée.

(20) Les tentes de Charle étoient doublées de velours; l'écu de ses armes étoit brodé d'or & de perles. Il laissa son trésor qui consistoit en trois millions de florins d'Allemagne.

(21) Son diamant, alors le plus beau de l'Europe,

fut vendu par un soldat Suisse, au prix d'un florin, & vingt mille ducats trente ans après.

(22) Il y a deux belles inscriptions sur la chapelle mortuaire de Morat. L'une de ces inscriptions est en prose latine, & en stile lapidaire. La seconde est en vers allemands, du célèbre Haller. On en trouvera, dans les mélanges, une traduction très-concise en vers français.

(23) La France, l'Allemagne & l'Italie entourent la Suisse.

(24) Les ducs de Milan obtinrent l'alliance des Suisses; — L'empereur Maximilien I, & toute l'Italie se joignirent à eux contre le bon Louis XII, roi de France.

(25) Il faut repasser les Alpes pour venir d'Italie en Suisse.

(26) Les officiers généraux, décorés d'ordre de chevalerie aux services de différentes puissances et retirés dans la Suisse leur patrie.

(27) Sous Henri III, dernier roi de France, de la branche de Valois, la guerre civile continuoit de désoler ce beau Royaume.

(28) Charle IX, roi de France, & Catherine de Médicis, sa mère, veuve de Henri II.

(29) La bataille de Dreux venoit de se donner.

(30) Louis Pfiffer, de Lucerne, commandoit six mille Suisses, de divers cantons, à la solde du roi, dans le voisinage de Meaux.

(31) C'étoient les principaux officiers Suisses & Grisons qui commandoient sous Pfiffer.

(32) Charle IX, avoit auprès de lui ses frères Henri & François, sa sœur Marguerite, depuis femme de Henri IV, le sage Michel de l'Hôpital, chancelier de France, & toute sa cour.

(33) Les historiens du tems rapportent que les Suisses de Louis Pfiffer se mirent à genoux, avant que de commencer le combat. Ceux de Granfon & de Morat en avoient fait autant. Voyez l'histoire de cette dernière guerre.

(34) Louis Pfiffer reçût le cordon de St. Michel, alors le premier de tous, hors de la porte St. Martin, à Paris, des mains du roi lui-même. C'est le sujet d'une des belles estampes gravées depuis environ vingt ans, à la gloire de la nation Helvétique.

Fin des Notes.

MÉLANGES CURIEUX

DE

LITTÉRATURE LÉGÈRE

ET

DE MORALE AGRÉABLE

EN CONVERSATIONS.

AVERTISSEMENT.

S*I cet ouvrage réussit auprès des Souscripteurs & du Public, on donnera une suite qui contiendra l'histoire entière de la statue.*

MÊLANGES CURIEUX.

ETRENNES

Pour le mois de Janvier.

VOICI, voici le nouvel an. Voici un spectacle nouveau, une année que vous n'avez jamais vue. — Vieillards, c'est un nouvel anneau qui va se joindre à la chaîne de vos jours; jeunes gens, c'est un nouvel accroissement de votre existence. Si vous devez en faire bon usage, réjouissez-vous.

Mais, pourquoi refuseriez-vous d'en faire bon usage? Seriez-vous méchants? Seriez-vous ennemis de vos semblables & de vous mêmes? Aimeriez-vous à nuire, à détruire, à bouleverser? Trouveriez-vous votre bonheur dans le malheur d'autrui? Alors mes *Etrennes* ne sont pas pour vous; les sentimens & les expressions de la joie n'appartiennent qu'aux âmes honnêtes; il ne vous convient point d'être gais, si vous n'êtes bons.

Ah! qu'ils sont de belle humeur ceux qui font du bien à leurs semblables! Qu'ils sont

risibles dans leur gaité, ceux qui leur font du mal ! Ils n'ont qu'une joie fausse & simulée, & s'ils paroissent rire quelquefois, c'est par grimace & par convulsion.

On dit que le sage rit aux dépens du sot ; c'est aux dépens, du méchant qu'il doit rire ; c'est la méchanceté qu'il doit tourner en ridicule, lorsque celle-ci, pour tromper les hommes, emprunte le masque de la gaité. Mais, voyez comme ce masque agréable couvre imparfaitement ce visage hideux. Voyez-le, vous, tous les premiers, enfans bien nés, jeunesse naïve, qui distinguez si sûrement les traits inefaçables de la nature. Oh ! voyez, encore une fois, comme ce masque est mal adroitement placé ! Ce teint rendu livide par l'envie, ce front, siège de l'imposture ; ces yeux ardents de colère ; cette bouche écumante de rage, rien de tout cela n'est caché. Ah ! qu'il faut être gauche pour se masquer ainsi ! Le singe paroît sous l'habit de l'homme, la guenon sous la gaze, le tigre sous le manteau de la douceur, le loup sous la peau de l'agneau. Oh ! que ce déguisement est plaisant ! comme la vérité passe à travers ses voiles !

Hommes bienfaisants ! Femmes vertueuses

& charmantes ! Jeunes gens , l'espérance de la société , dont les vertus sont aimables , comme elles doivent l'être , c'est pour vous , & non pour ces ennemis du genre humain que j'écris ces *Etrennes* ; c'est à vous que je les destine & que je les donne. La joie est votre appanage ; j'invite votre sagesse à se réjouir , comme on prie des amis à un festin dont ils doivent faire les délices. C'est vous que j'aime à voir , à entendre chanter ; c'est vous que j'exhorte à passer la nouvelle année dans des plaisirs vrais & purs , tels qu'ils conviennent à l'amitié franche & à la bonne compagnie. Le règne de cette sage volupté vous appartient , parce qu'elle est durable , sans remords , & féconde en avantages de tout genre.

Puissai-je vous en voir jouir surtout aux premiers jours de ce mois ! Puisse l'hypocrisie & la fausse amitié ne point se mêler dans l'expression de vos sentimens , à l'occasion de la nouvelle année ! Car je ne veux point qu'il soit perdu , pour les bonnes gens , cet usage antique de se féliciter mutuellement dans les premiers jours de Janvier. N'est-il pas fondé sur la raison , sur l'amitié , sur la nature ? N'a-t-il pas subsisté par tout où les mœurs ne

sont pas altérées, où l'on n'a pas rougi de souhaiter de vrais biens à ses concitoyens? Le nouvel an est comme une renaissance; tous les habitans d'une ville ont-ils le bonheur de renaître? Tous ont-ils survécû aux feux de l'été, à l'intempérie de l'automne, aux premières rigueurs de l'hiver? Non, sans doute; & la mort a ravi plus d'une épouse à son époux, plus d'un père à ses enfans, & plus d'un fils unique à sa mère. Il est donc juste, il est agréable, il est doux de se féliciter de son bonheur & de féliciter nos amis & nos concitoyens, de ce qu'ils partagent avec nous la jouissance de la lumière.

Mais, pourquoi m'arrêter à prouver ce qui doit être senti par tous les bons cœurs & ce qu'il importe peu de voir rejeter par les cœurs insensibles? Approchez enfans, parens, amis, concitoyens. Enfans apportez un baiser à vos pères, suspendez-vous au col de vos mères; & vous parens chéris recevez & rendez les embrassemens les plus doux & les félicitations les moins suspectes. Répandez quelques petits présents sur cette jeunesse aimable; donnés à Chloë ce joli sac à ouvrage; à Léon ce porte feuille charmant; à Paulin cette écritoire si mignone;

à Thémire ce crayon pour le dessin. Rappelez-vous, en ce moment, troupe chérie, rappelez-vous tous les motifs de votre attachement réciproque ; oubliez tout ce qui a pu les affoiblir autrefois.

La nège couvre la terre ; la rigueur de la saison arrête la végétation des plantes ; mais la chaleur des sentimens ne dépend point de l'âpreté des frimats. Que dis-je ? l'hiver est le tems des rapprochemens dans la société ; en hyver les champs sont rarement fréquentés , même par les amateurs de la solitude , & le feu chassé des campagnes par l'aquilon , s'est réfugié dans les habitations des hommes. Oui , ce feu brille dans les foyers , semblable aux rayons du soleil qui sont visibles. Oui , ce feu chauffe , comme en secret , dans les poëles & les fourneaux , tel que ce feu central qui vivifie les entrailles de la terre , & qui se montre rarement , quoiqu'il agisse toujours.

Qu'il est doux d'être rassemblés autour d'un foyer , sans peine d'esprit ni de corps ; dans un demi cercle où l'amitié préside , où la sécurité ne permet point de dissimuler , où la conversation roule sur des objets intéressans , où le ton de la pédanterie ne vient point déparer l'inf-

truction, où l'âge auquel il est encore permis d'ignorer, se montre ignorant avec grace & désireux d'apprendre, avec l'impatience du plaisir. On lit, non des romans dangereux ou tout au moins inutiles, mais des livres d'histoire & de littérature capable d'éclairer l'esprit & de former le cœur. On lit; mais aucune loi que celle de l'apropos ne prescrit le tems destiné à la lecture; tantôt elle est remplacée par des jeux modérés; tantôt par une suite de plaisanteries ingénieuses qui réveillent tout le monde sans blesser personne, & qui éguillonnent l'imagination sans la troubler.

Les causes de l'hiver, ses effets, & ses principaux phénomènes sont le sujet le plus ordinaire de ces conversations intéressantes. Aglaë trouve qu'on est fort heureux de pouvoir tromper, auprès du feu, la sévérité d'une saison rigoureuse. Elle plaint, dit-elle, la nature entière, comme elle pleurerait sur un ami expirant. Il n'y a, continue-t-elle, plus de verdure dans nos prairies: nos arbres ont dépouillé leur chevelure superbe: nos ruisseaux ne coulent plus sur l'émail des fleurs, & lors même que la couleur uniforme de la neige n'absorbe pas toute la variété des couleurs qui parent

ordinairement la terre, une gelée meurtrière resserre à plusieurs pieds de profondeur le sein de cette mère commune, & prive pour toujours une infinité de plantes de toute végétation. L'hiver, ajoute-t-elle, oui, l'hiver est l'image complète de la mort, & je le regarde comme la mort même de la nature.

Une si terrible conclusion prononcée par une aussi belle bouche, jette la consternation dans l'ame de tous les auditeurs d'Aglaë; mais Ligdamis ose résister à ce torrent de tristesse. Ne seriez-vous point dans l'erreur pour la première fois, Belle Aglaë, lui dit-il, lorsque vous croyez que l'hiver est la mort de la nature? Ah! croyez-en plutôt le dernier printems. L'hiver n'est pour la nature qu'un sommeil dont elle sort bientôt après, plus vigoureuse & plus riante. Dites-moi, je vous prie, continuait-il, si le sommeil est un tems perdu pour la santé, pour le travail, pour la beauté même? Cet espace de plusieurs heures, pendant lequel on ne semble point vivre, n'est-il pas une des causes qui fait vivre plus longtems? Oui, sans doute, on agit peu quand on dort; mais l'imagination & l'esprit qui ont tant agi, ne sont dans les bras de l'oïveté que pour agir ensuite avec plus de force.

La conversation devint alors générale, & plusieurs amis, comme plusieurs amies d'Aglaë lui firent la guerre sur son opinion. Es-tu donc morte, lui disoit Théonice, quand tu dors d'un sommeil si doux, quand tu laisses reposer tes attraits, quand tu es sur le point de te réveiller comme le soleil levant, armé de ces traits victorieux qui lui assujettissent la nature? Alons, allons, disoit Emilie, il suffit d'avoir vu tes joues vermeilles & sur-tout tes yeux au moment du réveil, pour être persuadé que tu ne sors point des bras de la mort; que le sommeil est le rafraichissement de la beauté, & que cette inaction apparente est la cause réelle de la vivacité la plus active. Eh! bien, ma chère, eh bien, Madame, dirent alors les femmes & les hommes, comme à l'envi; eh bien, Ligdamis a raison, & l'hiver le plus rigoureux n'est pour la nature qu'un sommeil plus long, plus profond & plus tranquille.

Voyez, en effet, lecteur aimables, ce que deviendrait la nature sans l'hiver, & craignez de murmurer contre une saison rigoureuse mais utile. Si la neige ne tombe point sur la terre, il n'y aura l'été prochain, ni ruisseau, ni fontaine. Si le sein de la terre n'est point resserré

par la gelée, cette nourrice du genre humain se hâtera de porter des fleurs qui ne donneront aucun fruit. Épuisée par des efforts continuels, elle ne pourra soutenir, dans son aridité, ni les feux de la canicule, ni le souffle brûlant du midi; tous les germes voulant éclore à la fois, ne seront, ni nourris par les vapeurs qu'auroit préparé l'hiver, ni tempérés par les vents que ces vapeurs déterminent; le soleil seul agira sur la terre, & sa puissance n'étant point balancée, consumera ce qu'elle aura fait naître; & produira l'incendie au lieu de la chaleur.

C'est ainsi qu'un été continuél feroit nuisible autant qu'un hiver sans relâche; les extrêmes gâtent tout en physique de même qu'en morale, & l'apropos des tems & des lieux est nécessaire par-tout, pour qu'une chose soit un bien. De sorte qu'en supposant que les rigueurs de l'hiver ne soient pas avantageuses à tous les climats, au moins est-il certain qu'elles le sont au climat du Pays-de-Vaud, parce que le terrain n'y est pas assez pénétrable à l'eau, pour se passer de neige & de pluie.

Telle fut la conclusion de cette conversation intéressante, & d'aussi bonnes raisons, ayant

converti la charmante Aglaë, on parla de plusieurs autres sujets, mais en passant; on entâma vingt matières différentes, sans en traiter une. C'étoit quelque chose de mieux que des dissertations; c'étoit des traits de feu, des éclairs de génie, de l'esprit sans causticité, de la légèreté sans médisance, des différences dans les sentimens, sans aigreur. Le thé fut servi; des flots de crème coulèrent dans des vases du Japon; tout ce qu'on présentoit étoit bon; tout ce qu'on goûtoit redonnoit l'appétit; mais la grace, la propreté, la gaité, la décence & la bonne plaisanterie firent le charme principal de cette fête Helvétique.

Bientôt la musique se fait entendre dans une salle voisine; on se lève avec précipitation; on se place dans le plus grand silence autour d'un orchestre nombreux & choisi; le fort-piano, la harpe, la flûte, les violons, & même le cor des chasseurs se font entendre tantôt seuls, tantôt accompagnés de voix touchantes, douces & mélodieuses qui prouvent de l'ame & du talent. Quelles heures s'écoulent pendant ce concert délicieux! quelles heures de récréation & de recueillement tout ensemble! jamais il n'y eut de rassemblement plus agréable, ni de momens plus doux.

Hyver ! hyver ! C'est là ton triomphe ; quand tu rapproches les amis , quand tu les rends heureux. Je n'ignore point , au milieu de ma joye , les tristes effets que tu produis dans les champs ; je ne les ignore point , mais je te les pardonne , & je crois que mes lecteurs te les pardonneront aussi , même après que je les aurai décrits avec exactitude & vérité.

Janvier est le mois le plus rigoureux de l'hiver. Il fait d'une rivière une masse solide , il jette sur les plus grands fleuves un pont de cent lieues de large , il enchaîne les flots de toutes les mers voisines des deux pôles. Alors toute verdure est desséchée , les arbres les plus beaux deviennent d'affreux squelettes ; l'oiseau périt dans son azile , le quadrupède au milieu de sa course ; on diroit que les chevaux du soleil craignent de voir trop long-tems la terre glacée , & qu'ils n'osent approcher d'un séjour où tout paroît enseveli dans la mort. En effet , plus de la moitié des humains se tient renfermée dans des murailles où elle essaye de se rechauffer par des moyens qui suppléent à la nature ; les campagnes & même les villes paroissent dépeuplées , & si quelque rayon du soleil a percé trop vivement l'athmosphère & répandu

sur l'horizon une chaleur au-dessus de la température ordinaire, cet instant de relâche est bientôt payé par des accidens qui surviennent aux hommes , aux animaux & même aux végétaux.

Sur les mers & sur leurs rivages, la nature paroît encore plus bouleversée. Orages, tempêtes, ouragans, tous les fléaux combinés de la fureur des vents & de celle des ondes, tout ce que le froid a de plus hideux, l'aquilon de plus fougueux, la lutte des élémens de plus terrible se trouve réuni sur les bords de l'océan. Les vaisseaux se brisent sur les rochers, les villes sont déracinées, les montagnes de glace s'entassent pour rouler dans la plaine au premier dégel passager; on croiroit que le seul mouvement de la nature est celui du désordre & que le chaos va recommencer à tenir le sceptre du monde.

Mais, quel phénomène brillant signale, du côté du Nord, l'existence de l'hiver, d'une manière plus agréable? Quelle douce clarté, quelle superbe couleur donne au ciel de l'ourse l'éclat de l'aurore, & change tous les points de la voute septentrionale en autant de portes de l'Orient? C'est un volcan nouveau qui vole,

monte & se courbe du cercle voisin du pôle, jusqu'au pôle même; c'est l'*aurore Boréale* qui remplit le Nord de ses feux; c'est un dôme superbe rayonnant de flammes qui semble remplacer le soleil. Que dis-je? Cette *aurore* est en effet l'image de cet astre éclatant qui se réfléchit dans son atmosphère; c'est la réfraction des traits enflammés que le soleil darde de toutes parts. Affoiblis par leur courbure, ils n'ont pas l'éclat éblouissant du lys, mais, tantôt le tendre incarnat de la rose, & tantôt la couleur ardente du feu combattu par les vents.

Il étoit bien juste, diront mes lecteurs, que les horreurs de l'hiver fussent quelquefois égayées par ces spectacles agréables; oui, cela étoit juste, & telle est la marche de la nature. Le bien est toujours à côté du mal dans l'univers.

PREMIERS RAYONS D'ESPÉRANCE,

Pour le mois de Février.

LE mois de Février est le plus court des mois de l'année , & n'en est pas le moins dangereux. Le froid y est plus supportable qu'en Janvier, le soleil commence à remonter un peu sur l'horizon , & les nuits en sont plus courtes ; mais après quelques jours de relâche , après que les arbres séduits par cette feinte douceur , ont laissé courir dans leurs rameaux gonflés leur sève attirée par la tiédeur de l'air , alors survient un froid plus piquant qui la resserre plus que jamais , & qui détruit souvent dans ces premiers bourgeons toute l'espérance de l'automne.

Soyons donc précautionnés contre les caprices du mois de Février , mais n'en jouissons pas moins de l'intervalle de liberté qu'il laisse quelquefois à nos promenades : la crainte de n'avoir pas un beau tems durable est une raison de plus pour en jouir , quand on a le bonheur de l'avoir. Ainsi venez un moment , au milieu du jour profiter des premiers rayons du soleil de l'année , vieillards qui n'étiez réchauffés depuis deux
mois,

mois, que par un feu artificiel qui vous desséchoit ; venez vous épanouir un instant aux rayons bienfaisants du flambeau de la nature ; c'est un bien que le Créateur vous donne , & pour être passager , il n'en est pas moins un bien.

Oui, sans doute, ces jours tempérés du mois de Février sont agréables , quoi qu'ils durent trop peu, disoit à une de ses amies, la charmante Irène. Aussi-tôt elles s'avancent l'une & l'autre sur une longue galerie , d'où l'on découvroit en été un paysage superbe , mais qui n'offroit en hiver que des côteaux couverts de neige. Le ciel n'en étoit pas moins serein , & le soleil sans nuage adoucissoit l'âpreté de l'air. On voyoit quelques colombes sortir de tems en tems d'un colombier voisin ; quelques passereaux faisoient entendre leurs accents animés quoique monotones ; la troupe joyeuse des amis & des compagnes d'Irène se promenoit au grand air sous le portique , & tous étoient semblables à des esclaves qui jouissent d'un premier moment de liberté. Nous sommes trop heureux d'avoir des maisons bien bâties & bien fermées , disoit Agathon , mais nous n'en sommes pas moins en prison tout l'hiver dans ces maisons d'ailleurs

si commodes. Eh bien, si ce sont des prisons, n'y songez plus, dit Léocadie, puisque vous en êtes sorti, & que vous voilà libre comme l'air. A quoi bon revenir sur le passé qui nous attriste, pourquoi ne pas nous rappeler plutôt celui qui nous égayoit? Oui, reprit Pholoë, je ne veux me souvenir de cette prison, que pour n'oublier jamais nos conversations, nos jeux innocents, nos petites espiégleries, notre musique, nos vers & nos chansons. Nous avions alors de la gaiété, nous en aurons encore; & tout-à-coup elle commence un fort joli conte; elle l'interrompt agréablement, pour faire la petite guerre à Ctésias qui paroissoit distrait; elle reprend son conte; elle est arrêtée par une faillie d'Iréne qui lui demande où elle a pris tant de folies. Une étincelle de gaiété allume dans tous les cœurs le désir de contredire l'aimable historienne; heureuse contradiction qui vaut encore mieux que le conte, & qui produit mille traits ingénieux. Le plafond de la galerie raisonne de mille cris de joye & de mille expressions de plaisir.

Tel étoit le spectacle dont tu jouissois ce jour-là, au milieu de ta course, soleil, ame de l'univers. Accoutumé à voir tant de beautés sur

la terre , tu n'en avois peut-être jamais vû qui joignissent , comme celles-ci , tous les avantages du cœur & de l'esprit , à tous ceux de la figure & des graces. Hommes & femmes , ils paroissent tous choisis entre mille , c'étoit des gens aimables , de bonnes gens , bons amis , avec beaucoup de talens sans prétention , & beaucoup de gaité sans folie. Que n'étois-je avec eux , au moins ce jour-là ! Que ne puis-je passer avec eux tous les mois de Février de ma vie ! Nous nous entretiendrions de l'adoucissement de l'hiver ; mais nous parlerions encore plus souvent du bon emploi du tems dans toutes les saisons de l'année , & après avoir chanté tour-à-tour & lû quelques pages d'un bon livre , nous irions porter , dans plus d'une chaumière , des secours au pauvre , comme à l'infirme ; & nous leur redonnerions du courage & des forces par une belle humeur qui ne seroit pas sans motifs.

Ils vont en effet recommencer à paroître ces effets de la nature qui la rajeunissent , & qui réjouissent l'univers. C'est par les poissons que la régénération commence , c'est au fonds de la mer que le monde va reprendre sa vie & son activité. Tout est encore tranquille sur la terre ;

les oiseaux occupés de leur nourriture ne volent point encore deux à deux ; le quadrupède sauvage est encore à demi-glacé dans sa tanière ; mais l'activité des poissons s'est réveillée , & son exemple ne sera suivi de long tems que par le coq de Bruyere qui erre dans les forêts.

Telle est l'aurore du printems ; c'est par-là que s'annonce la saison de fleurs ; tel est le premier signal donné par la nature. C'est ensuite de cette foible lueur que naît successivement la lumière , c'est par cette étincelle que commencent ces redoutables feux qui enflammeront tous les oiseaux , tous les reptiles , tous les quadrupèdes & qui ajouteront un nouveau degré à la fureur du Lyon , à la rage du tigre , & à la force de l'éléphant. Cependant la foirée n'étoit point finie. En demi-cercle autour d'un grand feu , on souhaite d'entendre la voix de Pholoë. Pholoë ne se fait pas prier deux fois & chante la romance de la fille de Charlemagne. Ensuite chacun se fait un plaisir de contribuer à la satisfaction commune , mais quand le tour de Léon fut venu , troupe charmante, dit-il , je ne puis chanter , vous le savez , mais je paîrai mon écôt par la narration d'un événement récent où nous trouverons tous quelque chose qui nous

intéresse. On y consentit, & il commença ainsi :

Parmi les statues antiques dont la galerie de Florence est ornée ou plutôt enrichie, une des plus belles représente un beau jeune homme qui ne touche la terre que d'un de ses pieds ; il a une aile à chaque épaule, mais l'une de ses ailes est entièrement pliée, tandis que l'autre prend l'essor ; sur sa tête une flamme très-vive étoit agitée par tous les vents, & l'une de ses jambes est rehaussée par le cothurne, mais l'autre est bizarrement enveloppée ; enfin il porte dans une main le compas, & dans l'autre une marotte ; tous symboles contradictoires qui donnent beaucoup à conjecturer. En déplaçant un jour cette singulière statue, on s'est aperçu que son piédestal tournoit à vis sous elle, & profitant de cet indication, on l'a tout dévissé. Ce piédestal s'est trouvé creux, renfermant une caisse de plomb qui remplissoit le vuide du marbre, & qui contenoit vingt-huit rouleaux de parchemin écrits en grec, en latin, ou en italien, mais tous parfaitement conservés quoiqu'il y en eut du tems même de Socrate, comme on le verra dans la suite.

Le premier rouleau contenoit en grec le plus pur, l'histoire & les aventures de cette statue :

les voici fidèlement traduites par un habile professeur.

“ Phidias le plus célèbre statuaire de l’anti-
 „ quité florissoit à Athènes , vers la quarante-
 „ cinquième Olympiade , & tout le monde fait
 „ qu’il étoit contemporain de Socrate , de Péri-
 „ clés , d’Alcibiade & de tous les grands hom-
 „ mes , qui par leur valeur , leur sagesse , ou
 „ leurs talens ont rendu la Grèce le pays le
 „ plus célèbre de l’univers. Il s’élevoit au ni-
 „ veau de tous ces personnages illustres , & la
 „ ville d’Athènes , qui jugeoit si bien de la
 „ gloire , s’honoroit autant de Phidias que de
 „ Platon. Phidias avoit atteint sa quarantième
 „ année. Cet âge que les femmes craignent tant
 „ de voir arriver , n’est point aussi désavanta-
 „ geux aux hommes. C’est celui où la vivacité
 „ s’unit à la force , & certainement pour les
 „ ouvrages qui demandent du génie & de l’exac-
 „ titude , un homme à quarante ans vaut mieux
 „ qu’à vingt-cinq ”.

Léon s’arrêta quelque tems pour reprendre haleine , & Nicosie en fouriant lui demanda quelques momens pour réfléchir sur tout ce qu’il avoit lû. Nous vous en demandons toutes autant , lui dirent les dames , notre esprit moins

accoutumé que le vôtre aux lectures sérieuses , à besoin de se recueillir pour en retirer tout le fruit. J'y consens très-volontiers , répondit Léon ; mais je ne crois pas que le loisir de la réflexion vous soit plus nécessaire qu'à ces messieurs. Bien moins , s'écrièrent galamment Ctézas , Clitophon & Plistène. Oui , bien moins , ajouta Léon d'un ton respectueux , car vous lisez des romans.... Oh ! nous vous tenons , s'écria Nicosie ; c'est où nous voulions en venir ; écoutons le roman.

Ces belles dames avoient beaucoup d'esprit , lecteurs aimables , mais il me semble que leur jugement en cette occasion n'étoit pas trop juste , car jamais histoire ne ressembla moins à un roman que celle-ci. Une statue de la galerie du grand duc , la date de l'Olympiade , Socrate , Sophocle & Platon cités comme contemporains , la réputation de Phidias , tout cela n'est rien moins que romanesque , & s'il est permis de juger de l'histoire aussi légèrement , on en viendra jusqu'à traiter de romans l'histoire d'Alexandre & celle même de Don Quichote. Léon continue.

“ Phidias venoit de finir sa belle Minerve &
 „ son Jupiter Olympien plus sublime encore.

„Egalement habile à traiter toutes sortes de
 „sujets, il avoit fait pour Elpinice, femme de
 „Périclés un Amour en pleurs dont Périclés
 „avoit été jaloux; il avoit sculpté pour Aris-
 „tophane un petit Momus; & jamais le poëte
 „comique n'étoit si plaisant dans sa compo-
 „sition, que lorsqu'il plaçoit le dieu des bouf-
 „fons sur son pupitre.

„Phidias paroissoit donc au comble de la
 „gloire; le Lycée, l'académie & même le sévère
 „portique retentissoient de ses éloges, & lors-
 „que la jeune noblesse Athénienne s'embarquoit
 „au printems pour les expéditions militaires,
 „il étoit peu de femmes qui ne souhaitassent
 „d'avoir de la main de Phidias une statue, ou
 „du moins un buste. Aussi lui en demanda-t-on
 „de toutes parts lorsque Cymon partit pour
 „l'Ionie; mais Phidias désespéré de tant de
 „demandes, promettoit, dit-on, plus qu'il ne
 „pouvoit tenir. Ce qui prouve en passant, que
 „les hommes de son tems n'étoient pas plus
 „esclaves de leur parole que ceux du nôtre”.

A ce trait, les dames témoignèrent leur satis-
 faction par un sourire malin; les hommes en
 parurent moins satisfaits. On a prétendu depuis
 que deux jugemens contraires auroient été plus

conformes à l'intérêt de chaque sexe ; mais ces fortes de réflexions surpassent ma capacité , je ne suis qu'historien.

“ Phidias avoit pourtant une bonne raison
 „ pour être peu fidèle aux promesses qu'on lui
 „ arrachoit. Il vouloit enfin travailler pour lui-
 „ même , après avoir tant travaillé pour la ville
 „ d'Athènes , pour les temples , pour les héros
 „ & pour la beauté. Son atelier étoit fécond
 „ en beaux ouvrages , aucun de ces ouvrages
 „ n'étoit resté chez lui , & semblable à ces jeu-
 „ nes personnes qui donnent d'excellens con-
 „ seils à leurs amies , il avoit répandu les chefs-
 „ d'œuvres & n'en avoit point gardé. Il réso-
 „ lut enfin d'employer son ciseau pour lui-même ;
 „ hélas ! il ignoroit le pouvoir d'Aspasie , & il
 „ étoit alors bien éloigné de s'en méfier.

Le nom d'Aspasie , mon cher lecteur , n'étant pas connu de Cléonice , elle pria Léon de la lui faire connoître , afin qu'elle ne perdît aucune partie de l'intérêt que cette histoire inspiroit. C'étoit , dit alors Léon , une femme plus célèbre par son esprit que par la sagesse de sa conduite , mais qui par la supériorité de ses lumières dans toutes les sciences , dans tous les arts & principalement dans la politique , mé-

rita de vivre dans la société de Socrate & de tous les grands hommes de son tems, & jouit encore aujourd'hui de l'estime de la postérité, comme elle jouit de celle de son siècle. On a lieu de croire que Périclés finit par l'épouser. Eh bien, dit Pholoé, pardonnons-lui ses égaremens en faveur de ses talens & de son mariage avec un grand homme, c'est un personnage si rare qu'il ne tire point à conséquence, mais eussions-nous toutes ses bonnes qualités, n'oublions jamais que le premier mérite d'une femme est dans ses mœurs.

A propos d'oublier, dit en riant Léocadie, nous oublions qu'il est tard, que l'heure de la soirée est finie depuis long-tems, & que c'est abuser de la bonté d'Irène. A ces mots, toute la société se leva, malgré les représentations de la maîtresse de la maison qui demandoit la prolongation d'une séance aussi agréable. Mais en se séparant, on se promit réciproquement une soirée, dans le même goût, pour le mois de Mars.

R É V E I L D E L A N A T U R E ,

Pour le mois de Mars.

LA terre lassée du joug de l'hiver lève, dans le mois de Mars, ses tristes yeux vers l'astre du jour. Il est tems que le sceptre de l'Aquilon soit brisé, que la verdure perce la neige, & que les glaces fondues laissent un libre cours à l'eau des fleuves & des ruisseaux. Des vents plus doux se répandent d'un bout de l'horison à l'autre, le bouton se forme à l'extrémité des rameaux des arbres jusqu'alors engourdis; la primevère se distingue déjà sur le tapis de gazon, le verd naissant remplace la blancheur de la neige dans toute la nature.

Qu'ils sont beaux ces jours déjà durables qui signalent le printems, qu'il est inépuisable en charmes délicieux, ce printems si désiré! Il vient, des régions de l'Equateur, disputer à l'hiver l'empire des climats tempérés; il repousse, jusqu'aux pôles, les vents glacés qui contristoient la nature; déjà les jours vont être égaux aux nuits, & le char du soleil élevé sur la moitié du ciel, laisse tomber tous le matins une rosée bienfaisante.

Alors tout s'agite & tout éclos dans la nature ; le sein de la terre , pénétré par une douce chaleur , laisse échapper les plantes dont elle renfermoit le germe ; la rose superbe règne sur les premières fleurs , en attendant que ses nombreux sujets se multiplient chaque jour auprès d'elle. Que de trésors alors seront prodigués autour de moi ! La pourpre , l'azur , l'incarnat , toutes les plus belles couleurs réunies dans un parterre , & même dans la prairie , disputeront aux parfums les plus exquis l'avantage de charmer tous mes sens. La violette est à mes pieds , mais sa modestie n'ôte rien à son mérite , & lorsque l'œillet étalera sa couronne dentelée , la tubéreuse sa belle tige & sa blancheur éclatante , & la tulippe la variété de ses nuances veloutées , je ne leur donnerai aucune préférence sur des fleurs moins orgueilleuses , & je chérirai pour son odeur , la jonquille toute pâle qu'elle est , autant que j'aimerai la vivacité des couleurs de la renoncule.

Mère de toutes ces productions agréables , la nature les traite toutes avec la même bonté. Leurs qualités sont différentes , et leur mérite n'est pas toujours le même , mais toutes contri-

buent à la parure de la terre & à la richesse du printems.

Bientôt les arbres dont la cime se perd dans les cieus déploient un feuillage magnifique , & les arbrisseaux leur contestent à cet égard le prix de la beauté. Quelle étonnante variété dans les nuances de leur verdure , dans la coupe & l'étendue de leurs feuilles , dans l'élévation majestueuse de leurs rameaux ! Le soleil est sur leurs têtes , & déjà l'ombre couvre leurs racines ; des vents tantôt impétueux & tantôt plus doux agitent leurs branches vigoureuses , & servent à développer la fleur qui gonfloit le bouton attendri. Déjà plusieurs oiseaux se rendent à l'envi dans cet asile touffu , déjà leur sein palpite d'un désir inconnu ; ils multiplient leurs chants , ils y répandent plus d'ame , plus de vivacité , plus d'énergie ; enfin ils se cherchent , ils se poursuivent , ils ne s'évitent plus , ils volent deux à deux ; & les plus tendres comme les plus innocentes amours répondent d'une génération nouvelle. Les arbres , les arbrisseaux , les buissons fleuris , tels sont les lieux où ils placeront la maison que construira leur industrie. Avec quelle sagacité ils découvriront l'exposition la plus favorable à leurs nids ? Ils les suspendront à des

rameux pliants que le vent peut agiter sans les rompre, ils les couvriront de feuilles contre la pluie; ils les établiront dans le creux même de l'arbre pour plus grande sûreté, & tandis que l'hirondelle semble partager l'habitation de l'homme, & vouloir vivre avec lui sans crainte & sans soupçon, d'autres habitans de l'air ne s'attachent qu'à le fuir, & travaillent à se tenir hors de sa portée. Hélas! ce fut autrefois un des jeux de ton enfance, homme qui troubles peut-être aujourd'hui le repos de ton semblable, ce fut un des jeux de ton enfance que de ravir de foibles oisillons à une mère éplorée. Voi le désespoir du père voltigeant autour du nid que tu vas ravager, entends les cris plaintifs de sa tendre compagne; enfant barbare, ton âge est sans pitié, comme a dit la Fontaine, faut-il être surpris que les habitans de l'air évitent l'homme comme leur ennemi? Le tems viendra où le chasseur impitoyable se réjouira de la multitude de ses victimes, & où l'oiseleur croira faire grace aux paisibles hôtes des bords des ruisseaux lorsqu'il ne les privera que de la liberté.

Tandis que j'exhale ici les soupirs de ma pitié pour une espèce foible & persécutée, où

êtes-vous charmante société dont l'ame s'ouvre comme la mienne à la commisération ? Je vous vois rassemblée, en ce mois, dans le superbe fallon de Thémire, c'est elle qui jouit après Irène de l'avantage de vous réunir. Je vois parmi vous, comme au mois dernier, Ctésias & Pholoë, Léon, Timocrate, Eugénie & Cloë, nouvellement de retour d'une promenade que le milieu du jour a rendu praticable ; ils se reposent à l'abri du froid que la soirée va ramener, ils délibèrent sur le genre de plaisir honnête dont ils rempliront l'intervalle de quatre heures, intervalle qui s'écoule comme un instant, quand on est avec ses amis. La crème, le thé, les fruits couvrent la table ; tous prennent part à ce repas agréable, donné par le sentiment plus que par l'usage, mais accompagné de politesse & d'attentions.

Viennent ensuite les jeux de Wist & de Boston, délassement imaginé par l'esprit de société, mais trop souvent corrompu par l'avarice. Ah ! cette cruelle passion, cette passion honteuse n'est point admise ici, elle est bannie de ce fallon par le désintéressement & par l'amitié. Ici, on gagne sans triompher, on perd sans chagrin, on n'a d'autre intérêt en vue que

le plaisir de l'esprit, & l'amusement de la société toute entière.

Elle trouve effectivement plus d'une satisfaction, dans ces paisibles combats, où toute l'attention n'est pas épuisée par le jeu ; où la conversation spirituelle & légère, la plaisanterie douce & fine, & les bons mots les plus ingénieux trouvent naturellement leur place. Enfin le jeu fait place à d'autres plaisirs, & toute la société prie Léon de reprendre l'histoire de la statue. Léon continue ainsi sa narration :

“ Vous avez vu, Mesdames, que Phidias
 „ vouloit faire un nouveau chef-d'œuvre ; plein
 „ d'une confiance juste & sans orgueil, il pou-
 „ voit compter sur la supériorité de son talent ;
 „ il croyoit avec raison qu'aucun trait de force,
 „ de noblesse, de délicatesse & de dignité n'é-
 „ toit au - dessus de son habileté tant de fois
 „ éprouvée. Il conçut l'idée d'une statue dont
 „ il se flattoit de faire un chef-d'œuvre accom-
 „ pli, & comme l'exécution devoit en être plus
 „ parfaite que celle d'aucun autre ouvrage sorti
 „ de ses mains, aussi le sujet en devoit-il être
 „ plus rare & plus admirable. C'étoit le génie
 „ de l'homme que Phidias vouloit représenter ;
 „ le génie de l'homme avec ses élans & ses
 „ désirs,

„ désirs, tantôt tendres, tantôt impétueux ; le
 „ génie de l'homme avec ses facultés, sa pré-
 „ somption , ses moyens & ses foibleesses ;
 „ c'étoit enfin le génie de l'homme tel qu'il est,
 „ & qui devoit être reconnu à ses attributs &
 „ par la manifestation de ses caractères.

„ Phidias , dont l'ardente imagination ne lui
 „ peignoit rien qu'avec des traits de feu , ne
 „ pouvoit s'arrêter quelque tems à cette
 „ idée, sans en être occupé tout entier. Il quitte
 „ son atelier ; il erre dans des lieux écartés ,
 „ plongé dans une rêverie d'où doivent sortir
 „ tant de merveilles , & ne pense qu'à déter-
 „ miner son modèle, & qu'à fixer le dessin du
 „ bel ouvrage qu'il méditoit. Alcibiade , qui
 „ le rencontra dans un bois solitaire, surpris
 „ de n'en être pas reconnu , le jugea légè-
 „ rement selon sa coutume , & ne douta point
 „ qu'il ne fut devenu fou. Il en parla sur ce
 „ ton au cercle d'Aspasie , mais Socrate , le
 „ bon Socrate reprit sévèrement Alcibiade , &
 „ témoigna qu'il craignoit lui-même pour la
 „ santé de Phidias. Je suis de votre avis , dit
 „ alors une prude appelée Até , il faut que
 „ Phidias ait des vapeurs , & je gagerois mon
 „ petit chien que cela est ainsi , quoique j'aime

„ cet animal autant que mon mari ; c'est tout
 „ dire.

„ A ces mots , presque tous se mordirent les
 „ lèvres pour ne pas éclater de rire , lorsque
 „ Meton l'astronome les mit à leur aise , en
 „ leur assurant qu'il falloit que Phidias fut de-
 „ venu astronome , parce que l'astronomie seule
 „ pouvoit donner des distractions aussi fortes.
 „ Cette prétention étoit fondée sur l'aventure
 „ de Thalés qui tomba dans un puits en obser-
 „ vant les astres , mais ce qu'elle eut d'avan-
 „ tageux dans ce moment , fut qu'elle donnoit
 „ l'occasion de rire sans se gêner , parce que
 „ Méton entendoit raillerie , & que la prude ,
 „ au contraire , étoit délicate & vindicative. Au
 „ reste ce Méton étoit un grand homme , &
 „ nous devons , à ses observations astronomi-
 „ ques , la connoissance de ce que nous appel-
 „ lons encore dans notre Calendrier , *le nom-*
 „ *bre d'or.*

„ Au milieu même des éclats de rire , cha-
 „ cun dit son sentiment , comme on peut le
 „ croire , & le résultat de la conversation fut
 „ que Timocrate essaïroit d'arracher son secret
 „ à Phidias ; mais comme Phidias partit le len-
 „ demain matin pour aller chercher du marbre

„ à Paros , Alcibiade , qui le rencontra sur le
 „ point de son départ , apprit de lui le sujet
 „ de ses distractions , le dit à la toilette d'Elpi-
 „ nice vers le milieu du jour , & la discussion
 „ en resta là.

„ Voilà donc Phidias à la carrière du plus
 „ beau marbre blanc qui fut à Paros. Il trouve
 „ un bloc séparé de la roche , il le juge assez
 „ gros pour les proportions de sa statue , &
 „ s'occupe des moyens de le rouler jusqu'à la
 „ mer. Les ouvriers & les hommes robustes , à
 „ qui ce travail est familier , se hâtent , pour
 „ être mieux récompensés , d'ébranler ce roc
 „ avec des leviers , selon l'usage , mais leurs
 „ efforts sont vains & leur peine inutile. La
 „ masse résiste à un nombre de bras & de ma-
 „ chines qui avoient suffi au transport de plu-
 „ sieurs blocs dont celui-ci n'étoit que la moi-
 „ tié ; & tout ce que l'on imagina de tenter à
 „ cet égard , ne put le déplacer d'une ligne.

„ Toute la journée avoit été employée à ce
 „ travail & l'on n'appercevoit aucune cause
 „ naturelle de cette résistance ; car le marbre
 „ détaché depuis plusieurs jours avoit été amené
 „ jusques-là , sans aucun moyen extraordinaire.
 „ Phidias étoit au désespoir , il savoit qu'un

„ bâtiment à voiles & à rames venoit d'entrer
 „ dans le port de Paros , & qu'il devoit repar-
 „ tir le lendemain matin pour Athènes ; c'étoit
 „ un hazard d'autant plus heureux que le vais-
 „ seau sur lequel il étoit venu , avoit été con-
 „ traint d'aller jusqu'à Smirne ; ainsi la corvette
 „ légère étoit pour le lendemain la plus belle
 „ occasion du monde , pour le transport du
 „ bloc. Mais qui peut espérer que demain je
 „ réussirai mieux , disoit Phidias , & qui jamais
 „ auroit prévu cet obstacle ? En disant ces
 „ mots , il regagna tristement la maison où il
 „ devoit passer la nuit , & après un léger repas ,
 „ il se retira dans sa chambre , où la fatigue
 „ ne tarda pas à le livrer au sommeil.

„ A peine ses yeux furent-ils fermés qu'il
 „ vit en songe Apollon lui-même. La beauté ,
 „ la force & la grace étoient répandues sur le
 „ corps de ce Dieu , comme tout le monde
 „ fait ; mais ces dons extérieurs n'étoient rien
 „ au prix du discours qui sortit de sa bouche.
 „ Aussi Phidias n'a-t-il pas osé se charger de
 „ nous en rendre les propres termes : il ne
 „ nous en a transmis que le sens ”.

Avant que vous nous lisiez ce beau discours ,
 ingénieux traducteur , dit alors Pholoë , appre-

nez-nous si vous avez lu les vingt-huit rouleaux. Oui, répondit Léon. Et jusqu'à quel tems nous mène le dernier, ajouta tout de suite Eugénie? jusqu'en 1789. Enfin dit Cloë, il faut aussi que je fasse ma question. La statue n'est-elle jamais sortie de la Grèce? Elle a été, dit Léon, en Grèce jusqu'à la prise de Corinthe; à Rome en évidence jusqu'au siège de cette ville par Genséric; ensevelie sous des ruines jusques sous le pape Jules II, qui l'acheta pour être mise dans son cabinet, & qui le laissa aux Rovères ses parens de qui elle fut acquise par les Médicis dont elle orne encore aujourd'hui la galerie à Florence; & jusqu'à ce dernier séjour, le plus long qu'elle ait fait, elle a changé vingt-six fois de maître, & nous a mis par écrit les secrets de chacun d'eux.

Est-ce qu'elle entendoit les discours? Est-ce qu'elle pouvoit les écrire? Donnez-vous patience, répondit Léon, & vous saurez tout. Il alloit continuer sa lecture, quand on annonça Fulvie. C'étoit une femme d'un âge mûr, mais qui se plaisoit à la société de ces jeunes gens; qui n'y étoit point déplacée, parce qu'elle joignoit la sagesse à l'agrément, & qu'elle avoit acquis de la gravité sans cesser pour cela d'être

aimable. Je viens, dit-elle en entrant, chercher un asile ici contre l'ennemi & contre le vent du Nord ; car celui qui vient de s'élever est de la plus grande violence. Thémire & toute la société la remercia du choix qu'elle avoit fait en venant les voir ; on lui offrit du thé qu'elle accepta, ensuite voyant un livre entre les mains de Léon ; je serai venue, dit-elle, bien mal-à-propos pour interrompre votre lecture.... Quelqu'agréable qu'elle fut, répondit Thémire, nous gagnons à cette interruption, puisque vous la remplacez ; d'ailleurs, ajouta-t-elle, Léon, l'obligeant Léon doit être fatigué, & nous renverrons à une autre jour cette histoire intéressante. Ne pourrois-je avoir part à ce plaisir, dit alors Fulvie, & pourrai-je, sans indiscretion, savoir quelle est cette nouveauté ? Thémire le lui dit alors en peu de mots, & Fulvie demanda comme une grace à la société, de vouloir bien, pour le premier jour de mauvais tems, se rassembler chez elle, pour entendre la continuation de cette lecture, & la société prit un jour fixe pour cet objet. Convenons, dit Irène, que nous nous rendrons de bonne heure, chez Fulvie. Vous êtes bien honnête, répondit Fulvie, de vou-

loir accélérer ma satisfaction, & j'avois bien raison de chercher ici un asile contre la mauvaise humeur, car toute celle que m'avoit donné le vent du Nord, est entièrement dissipée. Il est, en effet, bien incommode, dit Ctésias; mais il n'en est pas moins utile, ajoute Timarate: & c'est principalement au mois de Mars qu'il est d'une plus grande utilité. Quels maux ne produiroient point sur la terre humide, les vapeurs nouvellement sorties de son sein aux premières chaleurs? La plûpart des campagnes ne sont, pendant l'hiver, que comme des marécages entretenus par la fonte des neiges & des glaçons, & pleins de corruption & de pourriture. Si le soleil qui pompe cette eau mal saine, la laissoit retomber le soir, avant que les vents l'eussent purifiée par l'agitation de l'air, plusieurs maladies pestilentiellles en feroient la suite; & dans un grand espace, comme dans le plus petit, le renouvellement de l'air, après l'humidité & sur-tout après la stagnation des eaux, est absolument nécessaire à la santé des animaux & des hommes.

Puisque cela est ainsi, dit alors Thémire, nous avons à l'aquilon des obligations générales, celle de la santé; & des obligations par-

ticulières , celles de nous avoir amené Fulvie. On juge bien que cette politesse de la maîtresse de la maison lui attira une réponse non moins honnête de la part de Fulvie ; la conversation devint alors générale , & chacun y contribua sans prétention. Je connois particulièrement Timocrate ; il m'a donné une grande idée de sa société. Ce soir là sur-tout , elle fut , m'a-t-il dit , infiniment agréable. Il n'a pas tenu à cet ami que je n'y allasse quelquefois , & l'on m'y auroit vû , avec plaisir , par complaisance pour lui ; mais l'âge & ma furdité m'en ont sage-ment éloigné , car il faut se rendre justice , & connoître la différence du mois d'Octobre au mois d'Avril que nous allons commencer.

RENAISSANCE DES BEAUX JOURS.

Pour le mois d'Avril.

C'EST à la fin du mois dernier , c'est en effet avec le mois d'Avril que le printems a commencé. Les jours plus longs que les nuits , le soleil parcourant pour nous plus de la moitié du ciel , la plupart des arbres couronnés de feuilles & même de fleurs , un instinct général

qui donne à tous les animaux une vie nouvelle , tout annonce à l'homme , le moins attentif , le réveil complet de la nature , & sa victoire sur le sommeil de l'hiver. Après un long repos , l'activité universelle recommence , c'est une renaissance , c'est une heureuse révolution qui produit la jeunesse , les ris & les plaisirs.

Mais combien il en coûte à l'hiver de lâcher une aussi belle proie ? Avec quels regrets ne quitte-t-il pas le sceptre du monde ? Après les vents du Nord dont nous avons montré la fâlubrité , si l'air resserré par leur souffle pur se rafraîchit légèrement par la rosée ; s'il est couvert de quelques nuages qui interceptent pendant quelques jours les rayons du soleil , & qui finissent par se résoudre en pluie ; si la neige encore subsistante sur les montagnes voisines , comunique à ces mêmes pluies quelques parcelles du nître qui forme les glaçons ; alors l'hiver reprend courage , & tout vaincu qu'il est , se flatte de redevenir vainqueur. Il échappe aux cavernes du nord où le soleil l'avoit contraint de cacher sa défaite , il arrive enveloppé de frimats pour attrister , encore une fois , la terre & tous ses habitans ; le printems frémit à son approche , la verdure rentre sous la glèbe

qui la nourrit , & les fleurs à demi flétries par les vents froids qui précèdent cette nouvelle gélée , semblent n'attendre que la mort dans les prairies & dans les jardins.

Ce triomphe de l'hiver fera-t-il durable , fera-t-il complet , fera-t-il même nuisible à nos campagnes ? Non , non , rassurez-vous paisibles agriculteurs , le mal que vous causera ce retour momentané de la froidure sera léger en lui-même , & compensé par un grand bien. Il est vrai que quelques bourgeons imprudens & trop pressés d'éclorre , perdront leur fruit pour l'été avec leurs fleurs pour le printems ; mais combien d'insectes perniteux périront au pied des arbres mêmes qu'ils alloient ravager ? Le feuillage épais leur offroit déjà un-hospice favorable ; ils eussent dévoré successivement les premiers boutons & les dernières fleurs ; ils eussent rongé le fruit si tendre encore ; les espérances de l'automne eussent été consommées par ses ennemis multipliés , & l'arbre tristement dépouillé de ses productions & même de son feuillage , n'eut offert aux yeux consternés de l'agriculteur , qu'un squelette hideux , où les traces de la voracité des chenilles seroient encore toutes récentes.

Ainsi, ton nouveau courroux, redoutable hiver, est plutôt utile que nuisible à la terre, & ton triomphe n'a duré qu'un moment. En vain avois-tu rappelé, des antres du Nord, l'aiglon & même les frimats, ils ont pris la fuite avec toi; ces alliés dont le secours t'enorgueillissoit, & le printems échappé à tes menaces va refleurir plus que jamais. Tel, un essaim de barbares, après avoir été chassé d'une province fertile qu'il avoit dévastée, ose quelquefois revenir sur ses pas, encouragé par des alliés aussi féroces que lui. Déjà il se promet un nouveau butin par de nouvelles incursions, & l'espoir d'un nouveau succès est augmenté par la réussite de ses premières entreprises; mais des troupes disciplinées le chassent bientôt une seconde fois, & la province délivrée de toute crainte va goûter, par cette fuite, un repos que le passage du mal au bien doit lui rendre encore plus agréable.

Oh ! comme il est sensible, sur la terre, ce passage délicieux des derniers froids aux jours constamment beaux ! Le printems a repeuplé les montagnes & les vallées ; les troupeaux mugissants ont quitté l'abri de leurs étables, ils n'en ont plus besoin. L'air va bientôt fourmil-

ler de nouveaux habitans ; l'hirondelle est arrivée de la Libie , ou sortie des marais où l'engourdissement l'avoit retenue ; mille ramages différens rendent les bords des ruisseaux un séjour enchanteur , où l'on aime également à trouver la solitude & la compagnie. La tourterelle , le rossignol , la fauvette , le serin , le chardonneret font entendre leur chant , tantôt séparément & tantôt ensemble , & remplissent l'air de sons mélodieux que l'art des musiciens ne sauroit parfaitement imiter.

Les forêts , les campagnes incultes ne nous offrent pas un moindre nombre d'habitans , dont chacun montre principalement , au retour du printems , la vivacité qui le caractérise. Le cerf au pied léger , le renard habile à éviter les pièges , le loup féroce ennemi de la douce brebis , le daim , le sanglier & l'ours reprennent , dans les bois & sur les montagnes , les courses que l'hiver leur avoient fait interrompre ; ils cherchent leurs compagnes , leur proie , des ruisseaux pour se désaltérer , une place commode pour leurs petits , un abri contre les poursuites de l'homme. On les voit s'agiter , courir & former un tableau mouvant qui ne dépare point le tableau général de la nature.

Mais quoi ! Cette peinture m'auroit-elle fait oublier la société charmante qui devoit se rassembler chez Fulvie ? Non, sans doute, & je reviens avec plaisir à cette joyeuse troupe de bons amis que l'amour de la sagesse & de la gaieté rend heureux, & qui répandent à pleines mains le bonheur sur tout ce qui les environne. Réunis chez Fulvie, ils prennent le repas ordinaire que la Chine leur fournit ; mais ce n'est plus dans ce salon fermé de toutes parts, & qui, tout magnifique & tout superbe qu'il étoit, n'étoit en effet qu'un dédommagement des berceaux de verdure que présente aujourd'hui le jardin de Fulvie.

Et comment pourroit-on se renfermer dans des murs, s'écria Thémire, en s'élançant au milieu du parterre, lorsque le narcisse éclatant par sa blancheur, & la marguerite à larges feuilles, & l'anémone & la jacinthe si variées nous offrent l'émail de leurs superbes couleurs ? Ce seroit en effet payer la nature d'une ingratitude bien signalée, lui répondirent, comme de concert, la belle Irène & le complaisant Lygdamis ; oui, ce seroit la payer d'ingratitude, que de ne pas rendre à ses beautés l'hommage d'une visite journalière.

Les abeilles, comme vous le voyez, nous donnent encore des leçons sur cet article, comme sur celui du bon gouvernement. Oui, dit alors Fulvie, elles font régulièrement leur cour à la déesse des fleurs, mais elles en tirent ce miel qui a fait si long-tems les délices de la table de nos ayeux & qui peut-être à plusieurs égards n'a pas été remplacé par le sucre.

Il étoit presque nuit, lorsque la société étoit encore sur la terrasse du jardin ; le soleil déjà couché permettoit à l'air refroidi de laisser tomber la rosée du soir dont se trouvent quelquefois si mal les personnes dont la santé délicate est trop facilement altérée. Ce fut une attention marquée chez Fulvie, chez la maîtresse de la maison, que d'annoncer aux Dames la petite fête qui les attendoit au fallon. Elle les préserva du danger de prendre un rhûme, en leur promettant un plaisir nouveau dans l'intérieur de la maison. C'étoit un concert de plusieurs instrumens dont la troupe joyeuse entendoit déjà le prélude. Il fut brillant, bien exécuté, bien applaudi ; mais on applaudit, encore plus justement, aux soins ingénieux de Fulvie, & l'on convint de son discernement dans le choix des musiciens & de son goût dans le choix des

morceaux de musique. L'amitié tendre & le plaisir honnête & délicat avoient dicté les paroles que la mélodie accompagnoit, & les aimables personnes des deux sexes qui composoient la société, eurent l'occasion d'y déployer leurs voix sonores ou touchantes.

Léon seul ne chanta point; on en a dit la raison plus haut; mais les Dames ne le dispensèrent pas pour cela de sa contribution au plaisir de la soirée, & l'histoire de la statue de Phidias fut continuée en ces termes :

“ S’il ne fut pas possible à Phidias de retenir
 „ dans son rêve le discours d’Apollon, au moins
 „ il en retint le sens qui nous a été transmis
 „ par le premier rouleau de la statue. “ Ce
 „ dieu reprocha d’abord au sculpteur de n’a-
 „ voir pas encore travaillé pour le dieu de la
 „ poésie, quoiqu’il eut fait des statues pour
 „ des divinités moins importantes, tel qu’étoit
 „ Momus : il ajouta, qu’il n’étoit pas jaloux
 „ de la préférence donnée à Jupiter, mais qu’il
 „ avoit à se plaindre qu’il lui eût préféré l’A-
 „ mour petit enfant brouillon dont la folie at-
 „ taquoit les meilleures têtes; un bouffon gri-
 „ macier qui ne faisoit rire qu’à ses dépens; &
 „ une fausse prude telle que Pallas, que le desir

„ d'une pomme d'or avoit rendue auffi coquette
 „ que Vénus même au pied du mont Ida : que
 „ pour le punir , il avoit inspiré un statuaire
 „ de Cos , dont la mémoire feroit immortelle
 „ par une statue connue dans la postérité sous
 „ le nom d'Apollon Palatin ou du Belvédère :
 „ qu'il vouloit néanmoins borner là sa ven-
 „ geance , en considération des égards que lui ,
 „ Phidias , devoit avoir pour Périclés : qu'il
 „ avoit voulu l'amuser aujourd'hui , en retar-
 „ dant le transport du bloc ; mais que comme
 „ il approuvoit son dessein , il ne vouloit pas
 „ plus long-tems y mettre obstacle : qu'il s'en
 „ rapportoit à lui pour le caractère , pour l'air
 „ de tête , & pour l'attitude ; mais qu'il n'ou-
 „ bliât point de lui donner des grélots , parce
 „ qu'il y avoit certainement plus d'un grain
 „ de folie dans le génie de l'homme ; que la
 „ preuve en étoit trop claire jusqu'alors , & le
 „ deviendrait encore davantage à l'avenir , puis-
 „ que les imaginations creuses , ridicules ou
 „ dangereuses se multiplioient de jour en jour
 „ sur la terre ; mais que le projet d'une pa-
 „ reille statue n'en étoit que plus beau par la
 „ difficulté même du succès & par la hardiesse
 „ de l'entreprise , & qu'à ce titre , il plaisoit
 „ infiniment

» infiniment à lui, Apollon, qui favoriseroit
 » le sculpteur, en lui envoyant les plus belles
 » idées & les conceptions les plus sublimes.

» Ce discours étoit déjà bien long, dit Phi-
 » dias en l'écrivant d'une main tremblante,
 » dans le rouleau d'où je l'ai tiré. Ce discours
 » étoit déjà bien long, & pourtant je ne favois
 » encore comment se léveroit le maudit obsta-
 » cle ; lorsqu'Apollon enfin, m'annonça qu'il
 » dissiperoit l'enchantement qui avoit cloué
 » contre terre le bloc tant souhaité.

» J'étois si content de cette promesse, ajoute
 » Phidias, que j'allois m'éveiller en sursaut ;
 » mais ce n'étoit pas le compte du dieu qui
 » vouloit m'imposer une condition pour prix
 » de sa complaisance. Aussi employa-t-il un
 » pouvoir supérieur pour me contenir dans le
 » sommeil, & il conclut en m'avertissant qu'il
 » placeroit un esprit vivant dans ma statue
 » aussi-tôt qu'elle seroit faite ; qu'elle verroit
 » clair, sans qu'il y parut à ses yeux ; qu'elle
 » entendroit, sans avoir de timpan dans les
 » oreilles ; qu'elle pourroit écrire, sans paroî-
 » tre avoir ni les bras, ni les doigts flexibles :
 » que je ferois le piédestal vuide & tellement
 » fermé par la statue qu'il fut impossible à ses

„ possesseurs de le soupçonner ; que cette statue
 „ seule auroit l'adresse de s'en détacher & de
 „ s'y replacer d'elle même ; & que pour éviter
 „ la légèreté du poids qui résulteroit du vuide
 „ du piédestal, j'y placerois une boîte de plomb,
 „ pour compenser la pesanteur proportionnée
 „ du marbre ”.

Léon reprenoit haleine après cette longue période, & les réflexions de la troupe joyeuse lui donnèrent le tems de se reposer. Il faut avouer, dit Fulvie, que ce dieu prévoit tout, & qu'il ne voudroit point que son secret soit divulgué. Bien d'autres aussi ne voudroient pas que leur secret fut connu, ajouta Pholoë, en riant comme une folle. Mais, mais qui peut être assuré aujourd'hui qu'il n'a dans sa chambre, ni buste, ni petite statue, ne fut-ce qu'un magot de porcelaine, dont les yeux fixes peuvent tout voir, & les oreilles bouchées tout entendre ? Pour moi ajouta-t-elle, je n'achèterois pas un seul marmouset sans le visiter.

Je suis de votre avis, dit Ctésias, & quoique je ne craigne point de passer pour méchant, si je suis entendu quand je parle seul quelquefois dans ma chambre, au moins pourrais-je craindre de passer pour fou. En effet, reprit

Timocrate, on prétend qu'il n'y a d'autre différence entre un homme sage & un fou, que celle qui se trouve entre un homme qui pense tout bas, & un homme qui pense tout haut. Cette prétention est fondée, ajouta Pholoë; car si l'homme le plus sage mettoit par écrit toutes les idées, toutes les imaginations, tous les projets, tous les châteaux en Espagne qui lui passent par la tête, le reste des hommes n'hésiteroit pas de le loger aux petites maisons. Il fut donc prononcé par le joyeux tribunal que l'on auroit grand soin de visiter toutes les petites statues, tous les bustes, & même tous les portraits qui se trouveroient dans les chambres, de peur que ces figures inanimées en apparence, ne fussent animées en effet.

Mais si l'histoire de la statue de Phidias n'étoit qu'un conte, dit Cloë. Histoire ou conte, il vaut mieux, dit Irène, prendre deux précautions que d'en négliger une, & nous persistons dans notre opinion. Oui, oui, dit toute la société en riant, & en prenant congé de Fulvie, car il étoit tard, la continuation de ces agréables soirées fut renvoyée au mois suivant.

RÈGNE DES FLEURS.

Pour le mois de Mai.

Ce n'est pas seulement sur quelques côteaux épars que la verdure a répandu son tapis agréable. Le mois de Mai vient de commencer, la nature entière est revêtue des couleurs les plus brillantes, elles flottent au gré des zéphirs sur la cime touffue de tous les arbres, de tous les arbrisseaux; tout buisson est fleuri, toute plante agite sur sa tête un panache superbe, & les prairies montrent à nos regards encore moins de verdure que de fleurs. Aimables fleurs, image de la plus brillante jeunesse, je ne puis, en vous voyant si belles, m'occuper de votre durée, hélas! trop courte; un peu plus tôt, un peu plus tard, tout ce qui a pris naissance doit cesser d'être, afin que ce qui n'est point encore prenne naissance à son tour. Ainsi, je ne vous plains point de durer si peu, mais je vous porte envie, en ce que vous avez dû plaire pendant tout le cours de votre durée. Peu d'hommes ont eu l'avantage de plaire tout le tems qu'ils ont vécu.

Telles étoient les réflexions que faisoit Agathis dans une société formée à-peu-près comme celle du mois dernier, & rassemblée chez Athénaïs, jeune veuve de vingt ans. Agathis étoit alors dans une allée de charmilles où il se croyoit seul, mais on l'écoutoit; un berceau voisin cachoit à son insçu trois jeunes personnes, & deux amis de son âge le suivoient doucement pas à pas. Aucune parole d'Agathis ne fut donc perdue, ni par les trois amies, ni par les deux amis; mais on n'avoit eu garde de l'interrompre, & ce ne fut qu'à la dernière phrase que nos jeunes gens firent à dessein assez de bruit pour en être aperçus.

Nous vous avons interrompu, lui dit en riant la douce Pulquérie, mais nous ne sommes pas satisfaites de notre vengeance, & nous voulons encore vous gronder. En effet, ajouta Léocadie, c'est un vol que vous venez de faire à la société; il a été convenu qu'aucun de nous ne parleroit pour lui seul, & cette loi doit être encore plus rigoureuse pour ceux dont les paroles sont aussi agréables & aussi utiles que les vôtres. Vous adoucissez bien la correction, dit Agathis d'un air modeste; eh bien! je suis soumis à la loi, & me flatte d'obtenir mon par-

don. Vous l'obtiendrez , dit alors Pholoë , si vous continuez , sur les fleurs , les réflexions que vous aviez commencées. Mais il faut vous remettre sur la voye ; vous disiez que peu d'hommes sur la terre ont su plaire autant qu'ils ont vécu.

Oui , c'étoit là ma réflexion , aimable Pholoë , & j'ajoute que je ne plains pas l'homme de vivre si peu de tems , mais de cesser trop tôt d'être agréable. Vous avez raison , dit alors Pulquérie , mais c'est une loi de la nature , dont nous avons à nous plaindre encore plus que vous. Cependant on avançoit insensiblement vers un bosquet au bout du jardin , où le gros de la société les attendoit.

Agathis , Théléphon & Dexippe les y joignirent bientôt. Le repas de la soirée étoit servi , il fut délicieux , il fut mêlé de réflexions dans tous les genres agréables. La fin de la journée qui approchoit entraîne insensiblement toutes les idées vers la fraîcheur , que le soleil sur le point de se coucher , alloit laisser régner sur la terre. Qu'il est doux de la respirer , cette fraîcheur qui ranime nos sens , dit Athénais. Oui , & sur-tout dans un jardin aussi beau , aussi bien planté , aussi bien entretenu , lui répondirent ,

comme de concert, tous ses joyeux amis. Ah! reprit Athénais, mon jardin peut avoir quelque mérite dans une autre saison, mais au mois de Mai, tout est jardin dans la nature. Voyez ces prairies dans la plaine, est-il de plus beaux parterres, en est-il de plus variés? quelle couleur demandez-vous qui n'y soit pas? quelles pierres précieuses n'y sont-elles pas répandues avec profusion? L'or de la topase, l'azur de l'émeraude, le feu du rubis n'y éclatent-ils pas de toutes parts? Aussi les nombreux ruisseaux ne peuvent-ils quitter ce séjour enchanté; ils serpentent mollement sur le gazon fleuri, pour retarder le moment où il faudra quitter la prairie; & leur murmure, quoique bien doux, est une expression marquée des regrets qu'ils éprouvent déjà, & qu'ils éprouveront encore plus.

Il faut être de votre avis sur les prairies, dit Téléphon; mais, madame, n'aime-t-on pas mieux les allées unies de votre jardin, que les inégalités du terrain, dans les fonds & sur les montagnes? Permettez-moi de répondre à votre place, charmante Athénais, dit alors Ctésias. Comme vos pieds délicats n'ont jamais parcouru ces routes sauvages, je suis mieux à même

d'en parler , quoiqu'avec moins d'agrément. Si vous connoissiez comme moi, Téléphon, les grandes beautés répandues au mois de Mai, dans ces bois qui paroissent abandonnés à eux mêmes, vous jugeriez que la nature en a plus de soin, que le plus habile jardinier n'en a de nos plus beaux jardins. Les inégalités du terrain ne sont que de différens degrés sur lesquels sont élevés les hêtres les plus imposans, & les sapins les plus superbes. Plusieurs de leurs égaux sont sur le même piédestal, d'autres moins ambitieux ou moins grands occupent par milliers les jardins inférieurs; d'autres tiennent un espace plus favorisé du soleil levant, & plus à l'abri des tempêtes. Si vous saviez avec quel plaisir on voit ce désordre apparent qui n'est en effet qu'un ordre admirable! Car chaque arbre est à sa place, & aucun d'eux ne peut dire à l'autre : pourquoi est-tu placé plus avantageusement que moi? Je le crois bien, dit alors Eugénie, car comment se plaindroient-ils d'une préférence puisqu'ils ne parlent pas? Ah! vous croyez donc qu'ils ne parlent pas, reprit Ctésias, & vous avez raison; mais s'ils parloient, comment pourroient-ils se plaindre de la nature qui est la mère de toutes les plantes,

& qui n'a laissé de l'inégalité parmi elles, que parce que l'inégalité est une loi inévitable dans la nature? Car, avez-vous jamais vû deux arbres, deux hommes, deux pigeons, deux ferins parfaitement égaux? On ne peut donc pas plus se plaindre de cette inégalité, que du nombre limité de nos bras, & comme c'est l'inégalité qui établit ce que nous appelons préférence, on ne doit pas plus se plaindre des préférences de la nature, que de l'inégalité qu'elle a mise entre tous ses ouvrages.

Je vous entends, dit Eugénie, & quoique je m'apperçoive, en tremblant, que toute la société m'écoute avec attention, je traiterai cette matière sérieuse; dussai-je y mêler un peu de folie. Oui, je vous entends. Le mois de Janvier auroit mauvaise grace de dire au mois de Mai: pourquoi est-tu couronné de fleurs comme une nouvelle épouse, tandis que je n'ai pour parure que la neige, & pour vêtement que les frimats? Une humble colline auroit tort de dire au Mont-Blanc: pourquoi élèves-tu ton front au-dessus des nuages, tandis que je suis à peine supérieure aux prairies & au lit des ruisseaux? Enfin, le Rhône, tout fleuve qu'il est, auroit-il raison de trouver à redire au cours de

la rivière des Amazones , & à la prodigieuse largeur de ce fleuve , le plus grand de l'univers ?

Que vous êtes heureuse & juste dans vos comparaisons , dit alors Cloë ! Comme elles me convainquent & me persuadent ! Car je l'avoue , j'étois quelquefois choquée de cette inégalité , mais je vois qu'elle est dans la société parce qu'elle est une loi de la nature , & puisqu'elle est une loi de la nature , je crois qu'elle est l'ouvrage de la sagesse éternelle qui a fait l'univers , & qui en a réglé l'ordre tel qu'il est. Mais ne pourroit-on pas ajouter , que si la colline ne doit point porter envie au Mont-Blanc , il n'appartient pas au Mont-Blanc de mépriser la colline , ni à la rivière des Amazones de dédaigner le plus foible ruisseau ?

Oui , oui , dirent alors les joyeux amis ; nous l'entendons ainsi , & c'est là le seul moyen d'entretenir la paix sur la terre. Mais , reprit Irène , le seul moyen d'y entretenir la gaieté , ne seroit-ce pas d'avoir un mois de Mai à-peu-près éternel ? Car je n'ai vû , tout le jour , que dans les champêtres , je n'ai entendu que chansons rustiques , je n'ai vû que des visages fleuris. Il semble que , dans le mois de Mai , tout se fait en dansant dans les campagnes ; & que tout

fléchit à la voix de l'infatigable rossignol. L'harmonie se montre aujourd'hui plus que jamais, l'ame & le mobile de la nature. C'est à l'harmonie que cet essaim d'abeilles accourt à vol précipité, c'est au son de la flûte que les paisibles brebis se rassemblent auprès du berger, c'est au son d'un instrument rauque, mais sonore, que la génisse obéit pour se réunir au gros de ses compagnes. Oui, dit Timocrate, il semble qu'au mois de Mai, nos sens reçoivent & rendent, avec plus de force & de vivacité, les commotions agréables; on diroit que notre ame a gagné de l'énergie, ou du moins que les instrumens qu'elle employe agissent plus puissamment sur les objets, & en sont plus vivement affectés. Rien n'est plus vrai, dit Agathis, aussi le printems est-il l'adolescence de la nature, & le mois de Mai la perfection du printems. C'est alors que l'arbre est dans toute sa force, la fleur dans toute sa beauté, la végétation à son comble; alors les plaisirs sont plus sensibles, le besoin d'être en société plus grand, & les privations en tout genre plus insupportables.

Mais à propos de privations, dit Cloë, personne n'a-t-il vû Léon? Serons-nous privées d'entendre les récits de sa statue? J'y pensois

aussi, dit Irène, & il nous feroit bien désagréable d'en rester là. Comme elle parloit encore, on annonça Léon. Nous nous plaignions de vous, lui dit tout le monde. Et je me plaignois du fort qui m'éloignoit de vous, répondit Léon. J'avois une affaire pressante & même ennuyeuse. Elle est finie & je suis à vous. Ensuite, après avoir pris une tasse de thé, il continua sa narration.

„ La statue étant ainsi placée sur un piédestal creux, ajouta le dieu de la poésie, vous éprouverez si elle tourne avec facilité, & vous placerez dans la boîte de plomb vingt-huit rouleaux du plus beau parchemin avec des crayons, afin que votre statue, ainsi pourvue, puisse écrire tout ce qu'elle verra & tout ce qu'elle entendra.

„ Apollon conclut enfin par dire à Phidias, qu'il reviendrait aux hommes, en général, un très-grand avantage de cette invention; que beaucoup d'horribles projets cachés sous de belles apparences seroient exposés au grand jour; qu'il exigeoit de lui le plus grand secret, sous peine de mort, & qu'il lui permettoit d'écrire tout le détail précédent sur un des rouleaux qui seroit un jour trouvé &

„ lû comme les autres. Ce dieu n'eut pas plutôt
 „ fini de parler qu'il disparut, & Phidias s'éveil-
 „ lant ne se rendormit plus.

„ Il auroit voulu se lever sur le champ pour
 „ aller effayer si le bloc étoit devenu docile;
 „ mais le jour ne paroïssoit point encore, &
 „ aucun ouvrier ne se feroit trouvé sur les
 „ lieux. Le tems qui lui restoit à passer dans
 „ son lit, fut employé à imaginer le modèle
 „ de sa statue. Je veux, dit Phidias, qu'elle
 „ soit très-grande sans être gigantesque. La
 „ force, l'audace & la douceur feront le ca-
 „ ractère principal de son visage; il faut qu'elle
 „ ait plus de nerf & de vigueur que de masse
 „ & d'embonpoint. Tous ceux qui verront ce
 „ beau jeune homme, jugeront qu'il a vingt-
 „ cinq ans. C'est l'âge propre aux grandes en-
 „ treprises. Je veux attacher à ses épaules deux
 „ aîles, dont l'une déployée fera prête à pren-
 „ dre l'essor, & dont la seconde encore repliée
 „ retardera l'activité du génie.

„ Aussi le jeune homme touchera-t-il entié-
 „ rement la terre de l'un de ses pieds, tandis
 „ que l'autre déjà suspendu désignera l'élan de
 „ la pensée. Un cothurne couvrira l'une de ses
 „ jambes; l'autre bizarrement enveloppée indi-

„ quera l'extravagance de plusieurs démarches,
 „ & le contraste de plusieurs mouvemens op-
 „ posés. Une flamme , jouet de plusieurs vents
 „ contraires, s'élèvera sur sa tête; une tunique
 „ légère couvrira son corps; une marote avec
 „ ses grelots armera sa main gauche. Il portera
 „ dans sa droite, le burin de l'histoire, le
 „ compas d'Uranie & la trompette héroïque,
 „ formant un faisceau; ses longs cheveux, flo-
 „ tans sur ses épaules & libres de tout nœud,
 „ marqueront l'affranchissement des règles or-
 „ dinaires qui ne font que captiver le génie.

„ Phidias imagina, tout de suite, le moyen
 „ de fermer le piédestal par un couvercle adhé-
 „ rent à la statue qu'elle dévisseroit en tour-
 „ nant sur elle-même. Plein de ces idées &
 „ d'une juste impatience, il attendit le jour
 „ qui devoit commencer les destinées d'une
 „ statue dont l'emploi seroit d'observer les hom-
 „ mes dans leur cabinet, & d'écrire leur his-
 „ toire secrète. C'est alors, disoit avec raison
 „ Phidias, c'est alors qu'on verra dans l'his-
 „ toire les hommes tels qu'ils sont”.

Léon s'aperçut, en ce moment, que Pholoë
 vouloit faire quelques réflexions tout haut. Je
 m'arrête, lui dit-il, pour que nous ne perdions

aucune de vos pensées. Il est vrai , répondit-elle , qu'à certains égards , j'envie le sort de ce bloc de marbre. Il est beau , il fera bientôt animé , il verra ce que l'on nous cache , il entendra ce qu'on aime à dissimuler. Que ne donneroient point nos politiques pour être , à ce prix , une statue dans le cabinet du roi de Perse ? Et la coquette Arsinoë , pour savoir ce que pense d'elle Alcibiade , que ne donneroit-elle pas ? Et vous , Pholoë , dit en riant Fulvie , pour savoir les sentimens de Ligdamis , que donneriez-vous ? A ces mots chacun se mit à sourire. C'étoit une plaisanterie , mais bien douce ; on ne la rendit amère par aucun éclat de rire , & Pholoë n'en fut point choquée ; mais Ctésias qui en craignoit les suites : il est bien fâcheux , dit-il , que je sois obligé de vous quitter. Ce mot ouvrit les yeux à tout le monde sur l'heure qu'il étoit , & l'on se sépara dans l'intention de se rassembler chez Irène , au mois de Juin.

P R E M I E R S F R U I T S ,

Pour le mois de Juin.

ILS vont naître, enfin, ces jours de triomphe, ces jours de gloire où le soleil monté par degrés sur le trône de la nature règne en maître magnifique, & compte les momens de sa domination par ses bienfaits. Tous les dons de la fécondité sont dûs à la chaleur puissante de cet astre superbe. Il a fait sortir la verdure du sein de la terre, & les fleurs du sein de la verdure; il va maintenant faire éclore & mûrir les fruits. Déjà la cerise nous montre ses belles couleurs à travers le feuillage épais dont elles rehaussent le verd naissant; déjà la fraise sortant d'une bordure, dont elle fait le principal ornement, nous invite à nous baisser pour la prendre, & satisfait presque tous nos sens par sa couleur, son goût & son parfum.

Tous les autres fruits se hâtent pour la maturité, les mois suivans la rendront complete: mais c'est au mois de Juin à la préparer; c'est au mois de Juin que l'agriculteur doit sa première récolte. Il est tems que les prairies cou-

vertes

vertes d'une moisson de fleurs, la cèdent à l'homme pour la nourriture des quadrupèdes les plus utiles. La chaleur de Juin a donné le dernier signal, la faux se promène le bras étendu, sur ce tapis émaillé dont la surface agitée par les vents représentoit le balancement des ondes. Toute plante, toute fleur tombe sous le fer tranchant; l'éclat de sa couleur ne sauve point le bouton d'or, un fort égal fait disparaître toutes les différences que Flore avoit établies dans ses productions les plus variées.

C'est ainsi que tombe sous la faux du trépas, le riche & l'indigent, le savant & l'ignorant, le sujet & le monarque; c'est ainsi que le moment de la chute est annoncé par le moment du plus grand éclat. Car jamais les prairies n'avoient été si brillantes, jamais l'entier épanouissement de ses fleurs n'avoit annoncé plus de magnificence ni plus de splendeur. Telle est la destinée de toutes les choses humaines.

Oui, direz-vous, mon cher lecteur, je vous entends, les empires qui ont jetté le plus grand éclat, sont les plus voisins de leur chute; mais n'est-il pas tems, ajouterez-vous, que je quitte ces réflexions trop sérieuses, & que je vous ramène aux jeux innocents, & à la gaité naïve

leurs pieds trépignent déjà autour d'un monceau de fleurs & de verdure. Elles forment un cercle mobile, elles bondissent comme de jeunes chevreuils, la gaité se peint dans tous leurs mouvemens & la joye dans tous leurs tons; on diroit qu'elles n'ont qu'une ame, tant elles sont d'accord pour se livrer à l'innocent plaisir d'une ronde champêtre. Quelle est la plus légère de ces Grâces? Quelle est la plus agréable de ces Nymphes? Quelle est la plus vive de ces Bergères? Je ne fais à qui donner le prix, j'hésite entre Philis, Aglaure & Life; elles obtiennent mon suffrage tour-à-tour, & tout ce que je puis décider en les quittant, c'est que leurs jeux ont trop peu duré, & qu'ils devoient ne point commencer, ou ne finir qu'avec la lueur du crépuscule.

Ah! je ne puis me consoler de ce que j'ai perdu qu'en volant chez Irène, où la plus charmante société de la ville doit être rassemblée; je la trouve formée comme elle l'étoit depuis le mois de Janvier, composée par conséquent de bons amis & d'amis agréables. Il étoit tard; je fus grondé avec plus de bonté que de courroux, & je fus contraint de dire où j'avois passé la plus grande partie de la soirée. Personne alors

ne parut surpris de mon retardement; il est permis, dit Eugénie, de passer au mois de Juin, quelques momens, sans les compter; avec les Nymphes des bois & des prairies. Mais, ajouta, Timocrate, nous avons pris part comme vous aux travaux des champs. Imaginez-vous, Lifis, que vous vous trouvez au milieu d'un immense troupeau de brebis, de moutons & d'agneaux, qui remplissent l'air de leurs bêlemens, & qui sont tous amenés successivement sous la main qui doit les dépouiller de leur toison devenue incommode. Comme ils ignorent pourquoi on les éloigne du parc; comme ils se voyent saisis par force, la crainte rend leur bêlement plus plaintif, & lorsqu'ils sentent approcher le fer, rien n'est plus excusable que la peur dont ils sont agités. Mais à peine sont-ils débarrassés de ce vêtement, qu'ils se hâtent de profiter de la nouvelle légèreté qu'ils ont acquise, avec la même joye que nous témoignerions si nous étions échappés au plus grand danger.

Ainsi va bondissant, avec tous les signes de l'allégresse, le tendre agneau dépouillé pour la première fois de sa blanche toison. Il saute, de concert avec le chevreau son rival, tantôt autour de sa mère, & tantôt auprès d'une autre

brebis qui ne lui est pas inconnue ; il va , de l'une à l'autre , presque sans toucher la terre , baissant & relevant tour-à-tour sa jeune tête , avec les graces de la jeunesse & de la santé. Hélas ! peut-être avant l'hiver , le fer impitoyable terminera ses jours , ou la dent cruelle du loup ravissant dispersera ses membres dans les campagnes !

Cependant laissons-le jouir de son bonheur , ajouta Pholoë , heureux de n'avoir aucune prévoyance , il possède le présent , sans souci pour l'avenir. Je voudrois bien , dit Cloris , être à cet égard comme l'agneau , comme tous les animaux privés de raison , & qui n'en font pas plus malheureux pour ne rien prévoir. Je suis de votre avis , dit Iréné , s'il ne s'agit que des maux inévitables , auxquels toute la prévoyance du monde ne sert de rien ; mais pour les maux que nous pouvons éviter , combien la prévoyance n'est-elle pas utile ? Et de quels maux ne sert-elle pas à nous garantir ? N'est-ce pas d'elle que naissent les précautions qui assurent le succès d'une entreprise & qui écartent les obstacles & même les dangers ?

Oui , dit à son tour Ctésias , la prévoyance est une qualité infiniment utile ; mais je crois

que l'homme à tort de se l'attribuer à lui seul. Il y a des animaux prévoyans, tels que la fourmi, tels que l'abeille; on a vû des chiens cacher des os, le jour du festin, pour les retrouver, dans des jours où la table de leur maître étoit moins bien servie; & le cormoran, dont parle notre bon la Fontaine, étoit bien plus prévoyant que certains Nègres qui vendent, le matin, leur lit tout entier, sans prévoir qu'ils en auront besoin le soir même.

J'ai connu des gens qui se donnoient pour habiles & que l'on croyoit tels, dit alors Fuvie. Ils possédoient en commun une maison immense & véritablement superbe, dans laquelle un architecte découvrit un jour quelques défauts dans la distribution des appartemens. On conseilloit à ces Messieurs de faire corriger, par un artiste intelligent, ces défauts réelles, quoique légères; ils aimèrent mieux abattre cet édifice le plus beau de la province, malgré ses défauts; & furent obligés de passer le reste de leur vie sous des chaumières. Est-ce la prévoyance, est-ce la raison, est-ce le sens commun qui a manqué à ces grands docteurs?

Tout ce qui est bon leur a manqué tout-à-la-fois, reprit Irène, & je n'ai connu aucune

espèce de folie plus complete ni plus nuisible que celle - là. Car , vous le savez , mes chers amis , il y a des genres de folie si agréables , & même si utiles. Il est doux , a dit un poète , d'être fou de joye quand on regagne un ami. Une mère n'est-elle pas excusable d'extravaguer de plaisir , quand elle revoit un fils unique dont elle avoit pleuré la mort ? Ce genre de folie est donc excusable ; mais il y en a un autre genre vraiment nécessaire dans la société. C'est celui qui met tout en mouvement , tout en train , tout en joye , sans lequel les assemblées seroient tristes & souvent ennuyeuses ; celui qui enfante le rire délicieux qui fait oublier tous les maux ; celui qui produit la chanson joyeuse , & même l'épigramme finement piquante. Enfin c'est ce genre de folie rare & précieux , qui inspira l'auteur de Roland le furieux , chef-d'œuvre immortel de belle humeur & de gaité.

Et l'histoire de la statue , demanda Timocrate , est - elle l'ouvrage de la folie ou de la raison ? de l'une & de l'autre , reprit Fulvie , & cela nous ramène nécessairement au plaisir d'entendre Léon. Celui-ci voyant que tout le monde

se dispoſoit à l'écouter , reprit ainſi le fil de ſa narration.

“ Le jour parut au milieu des réflexions que
 „ faiſoit Phidias ſur les rares propriétés de ſa
 „ ſtatue. Il ſe lève, court à la carrière, trouve
 „ les ouvriers , roule facilement ſon bloc juſ-
 „ qu'au port, & s'embarquant avec ſa proye
 „ ſur la corvette à voile & à rames , arrive
 „ dans le port d'Athènes au milieu du jour.
 „ Tout le monde ſait que ce port étoit le Pirée
 „ éloigné d'Athènes de près d'une lieue , mais
 „ joint à cette ville par une enceinte de
 „ murailles. On ſait auſſi que pluſieurs riches
 „ Athéniens y avoient des maiſons de campa-
 „ gne , & que le ſéjour de pluſieurs ſénateurs
 „ y étoit fixé comme dans la continuation d'une
 „ même ville. C'étoit alors le milieu du jour ,
 „ comme je l'ai dit, & Phidias voyant le quai
 „ encore plus fréquenté qu'à l'ordinaire, en
 „ demanda la cauſe avec emprefſement. C'eſt,
 „ lui dit-on, le philoſophe Antagoras , connu
 „ par ſa crédulité, qui occaſionne cet attrou-
 „ pement. On lui a dit qu'un dauphin rouge
 „ portant ſur ſa tête un bouquet de plumes
 „ vertes, avoit paru dans le port. Il eſt ſorti
 „ de ſon cabinet où il examinait la ſtructure

„ des aîles d'un papillon de nuit , & vous le
 „ voyez sur le quai , entouré de gens qui lui
 „ indiquent la route qu'a prise le dauphin
 „ rouge ”.

A ces paroles , Fulvie ne peut s'empêcher de
 sourire. Je m'arrête , dit Léon , car je vois bien
 que ceci mérite un peu de réflexion. Oui , dit
 Irène , & je crois bien que , pour cette fois ,
 notre histoire a été inspirée par la folie. Qu'en
 dites-vous , Ctésias , y a-t-il des dauphins rou-
 ges ? Je n'en avois jamais ouï parler , répon-
 dit Ctésias , Pline & M. de Buffon n'en parlent
 point ; mais l'historien de la statue qui paroît
 bien instruit est une autorité suffisante , & plu-
 sieurs de nos philosophes ont cru , sur le rap-
 port de navigateurs étourdis , qu'il y avoit des
 races d'hommes à queue , & des singes posses-
 seurs de la raison humaine. Il est vrai qu'ils
 avoient pour objet le renversement de la plus
 certaine & de la plus ancienne histoire ; il est
 vrai encore que leurs admirateurs ont excusé
 & même adopté leur crédulité , en faveur de
 leur intention ; mais il est encore plus vrai que
 les hommes les plus sages se sont mocqués de
 leurs prétentions , & ont détesté leurs vues ,
 de sorte que leur système dangereux est aujour-

d'hui sifflé pour lui-même & en horreur pour ses conséquences ; mais un dauphin couleur de rose n'est point contre l'ordre établi dans les espèces , ce ne seroit point un monstre , & il ne me paroît pas que la folie seule ait eu le droit de l'imaginer.

Timocrate n'avoit point encore achevé sa réflexion , & déjà nos belles dames rioient de sa bonne foi & du sérieux de sa réponse. Les hommes aussi étonnés, mais moins prompts , attendoient le résultat de cette dissertation. Vous êtes trop aimable , Timocrate , avec votre simplicité , lui dit alors Fulvie , & vous êtes tout-à-la-fois , un excellent homme , avec votre attention à nous prémunir contre les systèmes destructeurs de tout bien que nos prétendus philosophes ont adoptés. Vous avez eu raison de nous dire , que ceux , qui pour détruire l'histoire de la création de l'homme , avoient cru ou fait semblant de croire au rapport de plus d'un imbécile navigateur sur des variétés ridicules de l'espèce humaine , n'auroient aucune raison de douter du dauphin couleur de rose cité par notre historien ; mais nous qui n'avons point adopté les rapports extravagans de ces voyageurs peu instruits , avons d'excellen-

tes raisons, pour ne pas douter de la crédulité d'Antagoras à l'existence du dauphin couleur de rose à panache verd.

Timocrate alors, se prête à rire comme les autres, car rien n'étoit plus aimable que le ton de cette société; Léon continua. " Phidias ayant
 „ mis pied à terre, & pris des arrangemens
 „ pour faire débarquer son bloc, trouva, sur
 „ le quai, Périclés qui le conduisit à sa maison
 „ du Pyrée & l'y retint à dîner. La conversa-
 „ tion roula d'abord sur le voyage de Paros
 „ dont Phidias rendit compte à Périclés, &
 „ celui-ci dit à Phidias, en attendant le dîner,
 „ tout ce que l'on pouvoit savoir alors du dau-
 „ phin rouge. Effectivement, lui dit-il, Anta-
 „ goras croit qu'on a vû dans le port un dau-
 „ phin couleur de rose à panache verd; c'est
 „ un panneau dans lequel il donne tête baissée,
 „ & nous rions quelques jours de son éton-
 „ nante crédulité. Il court çà & là pour trou-
 „ ver son dauphin; cet homme incrédule sur
 „ tant de points essentiels, est à certains égards
 „ crédule comme un enfant. Il se donne en ce
 „ moment un ridicule dont il ne paroïsoit pas
 „ susceptible; & Crautor qui la vû, dans son
 „ enthousiasme vous le dira lui-même. Le voici :

„ En effet Crautor arrivoit ”... Et nous sommes obligés de nous séparer , dit Fulvie. Quel malheur , qu'il soit si tard ; mais la nuit est trop avancée , & nous sommes obligées de renvoyer le dauphin rouge jusqu'au mois prochain. Adieu, adieu , ne manquons pas de nous revoir aux premiers jours de Juillet. Chacun le promet avec joye , & l'on se sépara.

M O I S S O N.

Pour le mois de Juillet.

ENFIN , après six mois d'une course que rien n'a pu arrêter , le soleil est arrivé , sur la fin de Juin , au sommet de l'univers , d'où il répand autour de lui des torrens de feu sur la nature entière ; & les premiers jours de Juillet nous le montrent encore dans ce sublime degré d'élévation. Mais lors même qu'il paroîtra décliner & raccourcir le tems où il donne de la lumière , sa chaleur n'en deviendra d'abord que plus grande & plus remarquable par ses effets. C'est alors qu'il fera germer l'or dans les entrailles du Potosi ; qu'il consommera le changement du sable le plus pur en diamans

superbes , & qu'il amènera les plus riches productions de la terre à leur entière maturité.

C'est ainsi que je rêvois , au milieu d'un jour brûlant , couché sur un siège de gazon , dans un fallon de verdure où la chaleur & la lumière pénétoient à peine , & où je croyois attendre seul la charmante société dont j'ai fait souvent le portrait , sans pouvoir le flatter. Je n'étois pas seul ; & dans l'obscurité d'un cabinet voisin , reposoit également Timocrate. Quelle fut donc ma surprise , quand il poursuivit ainsi mes réflexions ?

Oui , les plus riches productions de la terre doivent leur maturité , à cette chaleur dont nous nous disons accablés. J'entends presque tout le monde s'en plaindre ; mais de quoi ne se plaint point l'homme dans sa mauvaise humeur ? Il se courrouce contre les élémens , contre ses amis , contre ses semblables ; il accuse de ses souffrances le froid , la chaleur , les vents , la pluie , la nuit & le jour. Tout lui paroît avoir conspiré contre lui dans la nature , & sa folie dégénérant en impiété frénétique , il ose s'en prendre à tous les ouvrages de Dieu , & jusqu'à Dieu même.

Timocrate , lui dis-je alors , vous parlez si

bièn & vous donnez si bien dans mon sens, que je n'ai pas eu le courage de vous interrompre; j'en avois pourtant la volonté, mais qui fait combien nous sommes ici? Je croyois être seul, & nous voilà deux; ne pourroit-il pas y avoir ici un troisième & un quatrième, sans que nous en fussions informés? Et n'y a-t-il pas à craindre que cet inconnu trouve dans nos réflexions une fatyre amère de sa conduite? Tant mieux pour lui, répondit Timocrate, nous l'aurions corrigé sans l'avoir contredit, ce qui, de toutes les corrections est la plus sûre & la plus agréable. Mais nous ne sommes ici que deux. J'y étois seul quand vous êtes arrivé, j'ai parcouru tous les détours du labyrinthe & tous les bosquets, il n'y avoit personne. Vous seul êtes venu depuis, je me suis fait un plaisir de vous cacher que j'étois ici, persuadé que j'y gagnerois quelque monologue intéressant, & j'ai réussi. Mais continuons, je vous prie, & profitons de notre solitude pour dire tout ce que nous pensons sur ce sujet.

Nous trouvions les hommes injustes dans leurs plaintes sur les saisons, & quoique notre société soit, peut-être, la plus raisonnable de la ville, le jour ne passera pas sans que quelqu'un

de nos amis se donne ce petit ridicule. Ah ! combien ne feroit-il pas plus juste & plus agréable de voir les avantages d'une saison & d'en jouir , en remerciant le créateur ?

Quels biens ne nous procurent point les chaleurs de l'été ? Des abricots sucrés , des pêches vermeilles & succulentes , des poires plus douces que le miel , & plus fondantes que le beurre ; une nourriture excellente dans le melon , toutes sortes de fruits rafraîchissans , le parfum des fraises , leur goût exquis ; la framboise , la groseille , la prune , la pomme , la figue , & que dirai-je encore ? Voilà ce que nous donnent ces chaleurs de l'été dont nous nous plaignons. N'est-ce pas à l'été que nous devons la laine dont nous sommes vêtus , le chanvre & le lin dont nous retirons tant d'avantages pour la propreté , pour l'agrément de la vie & pour la santé ? Et lorsque nous nous plaignions des ardeurs du soleil , ne ressemblons-nous pas à ce peuple grossier qui vomissoit des injures contre ce bel astre ?

Les deux amis parloient encore , lorsqu'on vint leur annoncer que le dîner étoit servi. Je ne dirai point si le repas fut délicat , s'il fut gai , s'il fut agréable ; c'étoit la fête d'Irène ,
elle

elle avoit prié la société pour tout le jour, & l'on ne peut douter que l'amitié ne répande un charme particulier, sur tout ce qu'elle reçoit & sur ce qu'elle donne. D'ailleurs, tout annonçoit ici l'élégance plutôt que le luxe, & l'on avoit cherché à satisfaire le goût plutôt que l'appétit. De sorte que rien ne manquoit ni pour le nécessaire, ni pour le plaisir; & la satiété que chaque convive éprouva sur la fin du dîner, n'avoit rien d'ennuyeux, ni de pénible. C'est ainsi que les sens doivent être gouvernés pour donner à la raison une satisfaction pure; l'homme est heureux quand il les emploie comme leur maître, & le plus grand agrément de la vie consiste à s'en servir toujours, sans leur obéir jamais.

Ne vous effrayez point de cette métaphysique, aimable lecteur; je ne veux point vous interdire le plaisir, je veux vous le rendre plus agréable. C'est en ce genre que le raffinement est permis; plus l'esprit dirige l'emploi des sens, plus leur usage en devient doux, animé, délicieux & durable. Écoutons les joyeux propos de notre charmante société, & profitons à cet égard des leçons que nous donnera son expérience.

C'est là véritablement régaler ses amis, dit à la maitresse de la maison la véridique Pholoë; nous n'avons eu rien à désirer ni pour l'esprit, ni pour le corps, & jamais on n'a plus heureusement réuni tous les genres de plaisirs nécessaires & délicats que de bons amis peuvent goûter ensemble.

Comme notre réunion a produit cet heureux effet, je n'ai garde de vous contredire, répondit Irène; nous nous devons tous des remerciemens les uns aux autres, & l'amitié qui fait les principaux frais de notre union, doit aussi se charger d'exprimer notre reconnoissance. Mais voilà, dit Ctésias, le charme des repas entre bons amis. Il semble qu'ils ne prennent que par plaisir, la nourriture qu'ils ont pourtant besoin de prendre; & tout est joie, tout est fine fleur de volupté, tout est charme de l'esprit, tout est satisfaction pour le cœur dans une fonction qui semble n'avoir pour objet que de nourrir l'animal. Qu'importe en effet pour l'homme d'entretenir les forces du corps, s'il n'entretient pas celles de l'esprit?

Oui, dit alors Cloë, je comprends que le poëte doit trouver le vin meilleur, s'il fait réflexion en le buvant, que le bon vin sert à la

poésie. Et c'est pour cela que j'aime la bonne chère, j'en fais mon profit pour la danse, moi qui aime à danser. J'ai les mêmes raisons, dit Pholoë; & moi, dit Fulvie, j'y prends la gaieté qui semble échapper à mon âge; mais Ctésias en fait-il de meilleures chansons? De meilleures, non, dit cet homme modeste, mais de moins mauvaises. Et Timocrate en joue-t-il mieux du violon? Oui, répondit Timocrate, & vous l'avez éprouvé. Ah! Messieurs, dit alors Irène, n'attribuez point à la gaieté du vin les rares talens que vous possédez, & croyez que c'est Apollon & non Bacchus qui vous inspire. Quoiqu'il en soit, dit Léon, si ce n'est point un Dieu, c'est un autre, & c'est toujours un Dieu qui vous instruit. Quel dommage, dit alors Cloë, qu'à cet égard les idées des anciens ne soient que des fictions. Ils avoient peuplé l'univers de divinités; je ne regrette ni la discorde, ni les furies, mais j'aime bien *Eros*, le Dieu de l'amitié; *Flore*, la Déesse des fleurs; *Terpsicore*, la Déesse de la danse; il semble que la nature étoit plus animée qu'elle ne l'est aujourd'hui. Chaque fontaine avoit une *Nayade*; chaque arbre une *Driade*; chaque rocher creux une *Echo*. Aujourd'hui nous ne voyons que

l'eau courante, que des branches d'arbres, que des rochers, & nous ne trouvons dans les campagnes, personne à qui parler, ni Driade, ni Nayade, ni....

Ah ! que dites-vous là, ma chère Cloë, dit Fulvie. Est-ce le moment de dire que, dans les campagnes, vous ne trouvez point à qui parler ? Ce ne sont ni des *Eros*, ni des *Terpsicores*, ni des *Driades*, ni des *Faunes*, ni des *Echos*, mais c'est bien mieux. Voyez nos moissons ondoyantes tomber sous la faucille du robuste moissonneur ; ce sont les tresses dorées de la blonde Cérés, selon la fable ; c'est réellement l'or le plus pur & le plus utile, qui ne coute pas la vie aux hommes comme celui du Chili ; qui n'exige pas des ouvriers le travail mal sain des cavernes & des mines, & qui n'est pas simplement la représentation de la richesse, mais la richesse même. Car, on pourroit mourir de faim, près d'un monceau d'or, & ce métal qui coute tant quand il faut le tirer des entrailles de la terre, ne peut servir qu'à acheter le grain, sans prétendre à le remplacer.

Il est aisé, dit Léon, de juger par là de la richesse des peuples ; il est facile de décider que la nation dont les moissons sont les plus

abondantes, est en effet plus riche que celle qui a des lingots. Aussi la France est-elle réellement plus puissante que l'Espagne, depuis que celle-ci a préféré les travaux du Pérou à la culture des terres. Heureuse la nation qui a des bleds, des fruits, des campagnes fertiles ! Elle n'a pas besoin d'aller chercher l'or au fond du Mexique, ni les diamans à Golconde, ni les perles à Comorin ; on lui apporte, en échange de ses bleds, tout ce que l'univers a de plus précieux en ce genre ; & si on ne le lui apporte point, il peut s'en passer ; puisque tout ce genre de trésors ne contribue en rien au bonheur de la vie.

Mais, dit alors Cloë, je voudrois que le tems de la moisson fut moins fatigant pour les moissonneurs, que la chaleur en fut plus supportable ; il me semble que ces pauvres gens souffrent beaucoup. Oui, répondit Timocrate, ils endurent le chaud & la soif, mais le remède à la soif est bientôt trouvé, & le vin qui les désaltère & qui les soutient n'est pas loin d'eux. Quant à la chaleur, elle est nécessaire à leur ouvrage, & la paille plus sèche donne bien moins de peine à couper. D'ailleurs, on a multiplié pour le moissonneur les repas de la jour-

née, & pourvu à leur repos pendant le calme de la nuit. Aussi n'est-ce point une nation triste que celle des moissonneurs; plus leur gerbe est pesante, moins elle les fatigue; & plus la moisson est épaisse, mieux ils chantent. Nous en avons à deux pas d'ici, dit Fulvie, voulez-vous que nous allions les visiter? Ce sera notre promenade. On y consentit aisément, & d'aussi loin qu'on les aperçut, on entendit leurs chansons.

Ils ne moissonnoient plus, ils entassoient leurs gerbes liées par les mains délicates des jeunes compagnes de leurs travaux, qui, loin de chercher du repos, terminoient par une danse joyeuse la journée la plus utile. Bientôt, tous rentrèrent dans le hameau pour y prendre de nouvelles forces; & notre aimable société revint dans le salon d'Irène, où deux flambeaux les attendoient. Il nous reste encore quelque chose à lire, dit Fulvie, de l'histoire de la statue, & je vois bien que le lieu de la scène est déjà prêt. Lorsqu'on se fut assis autour de la même table, Léon continua sa narration.

La conversation de Périclès, de Crantor & de Phidiàs, pendant le dîner, roula, comme on peut le croire, plus sur la cré-

„ dulté d'Antagoras, que sur tout autre ob-
 „ jet. J'avois toujours pensé, dit Phidias,
 „ qu'Antagoras étoit un de ces prétendus es-
 „ prits forts, qui se piquent de ne croire à
 „ rien. Et c'est précisément cette espèce d'es-
 „ prit qui croit à toutes les absurdités qu'on
 „ lui débite, répondit Périclés. Antagoras
 „ doute de tout ce que nous croyons; mais il
 „ ne doute point des relations les plus extra-
 „ vagantes, pour peu qu'elles appuyent ses
 „ opinions. Il croiroit un voyageur qui lui di-
 „ roit qu'aux terres Australes, la terre produit
 „ de son sein des hommes sans père & sans
 „ mère, &, supposant aussi-tôt cette absurdité
 „ comme une vérité incontestable, il assure-
 „ roit que tout ce qu'on nous dit de la créa-
 „ tion de l'homme par les dieux, est un conte
 „ fait à plaisir. Ainsi, reprit Phidias, ce n'est
 „ pas faute de crédulité qu'il est incrédule.
 „ Voilà le mot, reprit Périclés; non ce n'est
 „ pas faute de crédulité; puisqu'il croira que
 „ votre statue de Jupiter s'est faite elle-même
 „ par le mouvement & le frottement du ha-
 „ zard; mais il ne croira jamais que le sculp-
 „ teur l'ait faite.

„ Voilà, dit Phidias, un plaisant philoso-

„ phe, un homme qui recherche bien la vé-
 „ rité. Ils sont à-peu-près tous de même, ceux
 „ qui se parent du nom de philosophe, dit
 „ Périclés.

„ Cependant le dîner finit. Périclés prit le
 „ chemin de la ville, & Phidias l'y accompa-
 „ gna. Je vais dans mon atelier, Seigneur,
 „ dit-il à Périclés. Permettez que j'envoie des
 „ ouvriers qui m'amènent ce bloc, de peur,
 „ ajouta-t-il, qu'il ne devienne la proie de
 „ quelque dauphin couleur de rose. Phidias
 „ arrivé dans sa maison ne perd pas un instant.
 „ Un de ses élèves, part avec dix hommes ro-
 „ bustes, pour aller au port de Pyrée. Aussi-tôt
 „ que le bloc sera sur le quai, leur dit Phi-
 „ dias, aussi-tôt que vous aurez tout prêt le
 „ le chariot auquel il doit être suspendu, vous
 „ l'y suspendrez; vous vous mettrez en chemin,
 „ & je compte, ajouta-t-il en jettant les yeux
 „ sur sa clepsydre, je compte que dans quatre
 „ heures, vous serez de retour. Ne me faites
 „ point languir, jamais bloc de pierre n'a
 „ donné plus de peine, ni plus d'inquiétude.
 „ Tous lui promirent qu'en moins de quatre
 „ heures le marbre seroit dans l'atelier.
 „ Phidias, en les attendant s'occupe de son

„ modèle d'argile. La pâte informe prend sous
 „ ses doigts un air de vie & de mouvement.
 „ En même-tems se élèves préparent une place
 „ commode pour le bloc , au grand jour , au
 „ jour direct , afin qu'aucun coup de ciseau ne
 „ puisse être égaré par l'erreur des yeux. Ce-
 „ pendant quatre heures s'étoient écoulées , &
 „ le bloc n'arrivoit point ”.

Vous verrez , dit en riant l'enjouée Pholoë ,
 vous verrez que ce marbre aura été volé sur la
 route. A moins que quelque dauphin ne l'ait
 mangé , reprit Timocrate ; mais il n'y a point
 de dauphin sur terre , ajouta Ctésias. Quoiqu'il
 en soit , dit à son tour Fulvie , je soupçonne
 quelque nouvel obstacle imprévu , & je suis
 bien fâchée qu'il soit si tard , & que nous
 soyons obligés de renvoyer au mois prochain
 le dénouement de cette aventure. En disant
 ces paroles , elle se leva , & toute la société
 la suivit.

R E P O S D E L A N A T U R E ,

Pour le mois d'Août.

L'ÉTÉ couronné de lumière & de feux continue son ouvrage sur la terre, & le raccourcissement des jours ne diminue point encore la chaleur. Il reste ; après le froment, des productions de la nature dont la maturité ne devient complète qu'au mois d'Août. Tout arbre, même parmi ses égaux, ne donne pas son fruit, dans le même intervalle. La fraîcheur des vallées a résisté plus long-tems à la chaleur du soleil, tout à mûri plus lentement sous un feuillage plus touffu, & par cette inégalité de progrès vers la maturité, se prolongent également les beautés de la nature & les jouissances de l'homme.

Mais, ne serois-je pas mieux à même de continuer ces réflexions, si j'étois au milieu de la société dont j'ai le bonheur d'être membre ? & si chacun de mes amis ajoutoit, sur cet objet, ses lumières aux miennes, ne seroit-ce pas un avantage réciproque & par conséquent multiplié ?

Tels étoient les discours de Ctésias, au mo-

ment où il se rendoit à la maison de Fulvie. On l'y attendoit depuis long-tems, car il étoit tard. Arrivez, arrivez aimable paresseux, lui dit-on d'abord. Il vous sied bien de venir le dernier, est-ce le mois d'Août qui contribue à votre lenteur? & faut-il qu'au déplaisir de voir décroître les jours, nous joignons celui de former plus tard notre société joyeuse? Il s'excusa sur quelques occupations. Il n'y en a point, lui dit-on, qui doive l'emporter sur nous. Mais puisque nous voilà réunis, allons profiter du reste du jour & du commencement de la nuit sur la terrasse.

Effectivement, dit Timocrate, c'est au mois d'Août que la fin du jour est plus agréable & que les nuits sont plus délicieuses. Le soleil déclinant plus vite nous convie à jouir de sa lumière, il nous avertit de ne plus compter sur la longueur des jours, & sa lumière comme sa chaleur sont plus douces. D'ailleurs, la terre moins humide de jour en jour, ne fournit plus cette vapeur qui retombe sur nos yeux, & qui les endommage. Ainsi la promenade au coucher du soleil est exempte de ferein, & la sécheresse de l'air en produit la salubrité complète.

Il résulte encore un autre avantage de cette

chaleur excessive sans aucun mélange d'humidité, dit Irène. Les plantes nuisibles ne peuvent alors durer sur la terre, elles meurent pour la plupart, avec leur postérité; car leurs graines périssent par le dessèchement ainsi que leurs racines, & la terre qui les porte, meurt, pour ainsi dire, & ne nourrit plus rien.

Je croyois, dit Cloë, que cette aridité n'étoit que nuisible, mais je vois à présent que je me trompois. C'est donc le cours de la nature que cette sécheresse des premiers jours d'Août. Il est donc utile que l'humeur de la terre soit presque épuisée, & il y a, dans l'ordre des choses une saison pour l'abondance des pluies, & pour l'abondance de la sécheresse, si l'on peut parler ainsi. Combien l'eau enveloppée dans la neige, n'est-elle pas surabondante dans les mois d'hiver? Et combien la chaleur n'est-elle pas excessive en apparence vers la fin de l'été? Tout est compensé dans ces deux excès, & la nature ne s'entretient pas moins par les extrêmes, que par les tempéramens.

Mais, dit Pholoë, je ne m'apperçois pourtant pas que la chaleur soit étouffante, y auroit-il quelque rafraîchissement destiné à rendre cette saison supportable, & qui ne vien-

droit pas de l'humidité ? Oui , répondit Fulvie , & les vents ont été chargés par le Créateur d'amener cette température. Ils arrivent des régions du nord , avec une provision suffisante de la fraîcheur qui ne quitte jamais ces climats voisins du Pôle ; ils agitent l'air & les feuilles des arbres , ils diminuent le poids de la chaleur , & redonnent aux élémens leur élasticité.

Et sans le secours des vents , dit Ctésias , comment les peuples de la Zone torride pourroient-ils respirer ? Comment ne se dépeupleroit pas ces régions sur lesquelles le soleil est toujours perpendiculaire ; où il pleut si rarement même en hiver , si l'on peut dire toutefois qu'elles aient un hiver ? Des vents continuels & réglés détournent pour ainsi dire , les rayons du soleil dont la direction verticale , consumeroit tout , si elle n'étoit interrompue ; & la longueur des , nuits toujours égale à celle des jours , donne aussi plus de repos à la terre que la brièveté des nuits d'été n'en accorde aux climats tempérés , dans les mois de Juin & de Juillet.

C'est donc un avantage particulier au mois d'Août , dit Pholoë , que ces nuits déjà un peu prolongées qui ne sont pas froides. Oui , dit

Timocrate , & les nuits de ce mois-ci sont les plus belles de l'année. Point de ferein, d'abord, nous l'avons déjà remarqué ; par conséquent, plus de danger de ce côté. Chaleur & sécheresse dans la journée ; par conséquent, plus de plaisir dans le contraste. Les nuits de Mai sont fraîches, celles de Juin & de Juillet trop courtes, & toutes absorbées par le sommeil, celle de Septembre auront de l'humidité. Je ne parle point des nuits des autres mois de l'année ; il faut les passer dans les fallons, où le coucher du soleil nous avertit de nous rendre ; il n'y a dans ces mois - là que des soirées agréables dans la campagne, mais leurs nuits ne comptent presque point pour les plaisirs des champs, parce qu'elles sont ou destinées au sommeil, comme trop courtes, ou trop incommodes pour la fraîcheur excessive & pour l'humidité.

Il est vrai, dit alors Fulvie, qu'une belle nuit telle que celle-ci, est un des tems les plus délicieux de la vie. Nous jouissons d'une fraîcheur qui n'altère pas notre santé, nous respirons un air dégagé de toute vapeur, nos yeux ne sont ni fermés à la lumière, ni blessés par une trop grande clarté. La lune qui se lève en ce moment projette ses rayons à travers les

tiges des arbrisseaux, & bientôt fèmera des ombres & des jours charmans dans cette allée ; elle éclairera nos pas de sa lumière douce & tendre , & nous verrons les objets sans en être éblouis. Car ne doutons pas que la lumière trop vive n'altère l'organe de la vue ; plusieurs peuples du midi portent rarement de bons yeux , jusqu'au milieu du cours de la vie ; elle fait sur leur vue le même effet que la neige sur les peuples du nord , & par la même raison ; & il est dans la nature que toute organe s'use & se détruit par un trop long usage.

Je me suis apperçue plus d'une fois de cet affoiblissement , dit Pholoë , mais trop peu accoutumée à réfléchir , j'en avois ignoré la cause. La broderie en blanc me fatigue plus que la broderie en couleur ; & je ne puis y travailler aux flambeaux , sans un commencement de douleur.

Et voilà pourquoi , dit Ctésias , le Créateur a couvert la terre de verdure ; voilà pourquoi sa bonté , sa sagesse & sa Providence , a étendu sous nos pieds un tapis verd , plutôt qu'un tapis couleur de pourpre ou de lys.

Oui , dit Irène , la sagesse & la bonté de l'Etre Suprême est manifeste dans cet ouvrage ,

comme dans tous les détails de la nature ; mais sa magnificence éclate principalement dans le spectacle éclatant de la voûte des cieux. Quel bras puissant a suspendu ces étoiles innombrables ? A quelle lumière pure leurs feux étincellans se font-ils allumés ? Quelle main féconde en prodiges a placé tant de globes enflammés sur nos têtes , & les tient fixes dans le lieu qu'elle leur assigna dès le commencement ? Sémés avec profusion dans l'immensité de l'espace , ils nous annoncent un maître à qui tant de magnificence n'a rien coûté ; un Etre Tout Puissant qui a répandu la lumière avec profusion , parce qu'il en est la source intarissable ; un Etre qui veut apprendre à ses créatures raisonnables le secret de sa grandeur & de sa majesté.

En effet, ajouta Timocrate, rien ne parle plus haut de la Divinité que l'appareil des cieux ; rien ne manifeste plus énergiquement sa gloire & sa puissance. C'est un livre superbe intelligible à tous les humains. Le soleil devroit suffire à convaincre l'homme de la grandeur de Dieu ; mais tant de globes lumineux par eux-mêmes ; tant d'autres globes qui empruntent du soleil une lumière douce pour
nous

nous la rendre quand il s'éloigne de nous ; le bel ordre toujours constant de leurs révolutions , de leur apparition , de leur lever , de leur coucher & même de leurs éclipses , à quel homme ne font-ils pas entendre leur voix ? A quelle distance faudroit-il que cet homme fut placé pour ne pas l'entendre ?

Sans doute cette évidence frappe tous les yeux , dit Cloë , & si quelqu'un étoit de bonne foi , quand il veut nier l'existence de Dieu , il feroit certainement plus insensé qu'Athée. Aussi personne ne nie-t-il l'existence de Dieu qu'au fond de son cœur , parce qu'il est impossible que l'esprit , pour peu qu'il soit sain , ait part à un jugement qui n'a son origine que dans les passions & dans la folie.

Il est bien fâcheux qu'il soit si tard , dit alors Irène , & que nous ne puissions passer ici la nuit , dans la contemplation de tant de merveilles. Mais nous y reviendrons demain , & nous avons encore le soir une promesse à rappeler à Timocrate. Il s'est engagé à nous lire des vers de sa composition , & rien ne peut terminer plus agréablement notre séance. A ces paroles , toute la société se joignit à l'aimable Irène , & Timocrate vit bien qu'il ne pouvoit

échapper. Je veux , dit-il de très-bonne grâce , m'acquitter de cette obligation avec surabondance , & vous donner une épître d'un de mes amis dont les vers me feront pardonner la médiocrité des miens. Il commença tout de suite.

R É P O N S E

A un ami qui m'avoit demandé des nouvelles de mon séjour en Suisse.

Lausanne ce 25 Décembre 1795.

PUISQUE ton amitié s'empresse de connoître
 Les lieux où ton ami reprend un nouvel être ,
 Je me hâte, Amintas , de t'écrire ces vers.
 Mon ame, en répondant à ton impatience ,
 Aspire à célébrer la rare bienveillance
 Qui me fait oublier les maux que j'ai soufferts.

En solides esprits , comme en guerriers féconde ,
 La Suisse à mes regards paroît un petit monde
 Qui d'un monde plus grand recueille les débris ;
 D'un plus vaste univers cet abrégé fidèle
 Retracer les beautés dont brille son modèle
 Et dispute avec lui de mérite & de prix.

J'y vois , avec plaisir , de fertiles campagnes .
 Des fleuves suspendus sur de hautes montagnes ,

Des côteaux pour Bacchus , des plaines pour Cérés ;
 Et ne m'étonne point qu'en ces lieux la nature
 Ait , de ses propres mains , composé la parure
 Des arbres sourcilleux qui peuplent les forêts.

Mais que , dans climats étrangers à Prothée (*),
 L'image de la mer soit assez répétée ,
 Pour que toutes les mers s'y peignent à mes yeux ;
 Amintas , ce prodige a de quoi me surprendre ,
 Et mon étonnement est facile à comprendre
 Au pied de ces rochers qui soutiennent les cieux.

Je vois sous Neuchâtel un golfe Adriatique ,
 Près des quatre cantons une autre mer Baltique ,
 Une autre mer Caspienne à Morat se répand :
 La mer Rouge à Zurich retrouve sa figure ,
 Et d'autres lacs plus grands offrent , en miniature ,
 Toutes les autres mers de l'aurore au couchant.

Je n'ai vu que de loin ces montagnes glacées
 Où , sous la main du tems , les ondes entassées
 Ont l'éclat du soleil & bravent tous ses feux ;
 Mais sous un ciel plus doux , sur de belles collines ,
 J'ai joui du coup-d'œil qu'aux campagnes voisines
 Prêtent des habitans aussi sages qu'heureux.

Eh ! que manqueroit-il à ce peuple de frères ?
 Jusques sur leurs rochers des herbes salutaires

(*) Prothée est un dieu marin , selon la fable.

Croissent de toutes parts pour soulager leurs maux ;
 Tandis que le berger, sur la verte fougère
 Au son du chalumeau conduisant sa bergère
 Voit paître autour de lui les plus nombreux troupeaux.

Pour finir le tableau de la terre Helvétique,
 J'allois, cher Amintas, te peindre ici l'optique
 Qu'offre du lac Léman le superbe contour ;
 Mais je veux consacrer la force qui me reste
 A chanter les amis que la bonté céleste
 A répandus, pour moi, dans cet heureux séjour.

Nicias , Agathis , Cléon , Jule , Uranie ,
 Cléarque , Athenais , Anténor , Eugénie
 Ont fait de très-beaux jours de mes jours nébuleux ;
 Appui, sages conseils, amitié, complaisance
 J'ai trouvé tout en eux , & ma reconnoissance
 Ne mets aucune borne à mes souhaits pour eux.

Que dis-je ? mes souhaits... Ah ! si , dans cet asile,
 Au prix de mon repos , je puis leur être utile,
 S'ils veulent agréer les soins d'un exilé ;
 J'oublierai les revers de l'injuste fortune,
 Et domptant des soucis la cohorte importune,
 De mes maux, à l'instant, je serai consolé.

Des larmes que je dois à ma triste patrie
 La source, en aucun tems, ne peut être tarie ;
 Mais sur mon propre sort je n'en verserai plus ;
 Et mon ame, s'ouvrant à la douce espérance,
 Fièrre de ses amis & de sa conscience,
 Ne s'épuisera point en regrets superflus.

Qui ne désire rien, n'a-t-il pas la richesse ?
 Qui vit content de peu, n'a-t-il pas la sagesse ?
 Au sein de l'amitié manque-t-on de plaisirs ?
 Et si la vie entière est un pèlerinage,
 Qu'importe au pèlerin la longueur du voyage,
 Pourvu qu'il aille au but où tendent ses desirs ?

Lorsque dans ces climats, poussé par la tempête,
 Au fer des assassins je dérobois ma tête,
 A fuir tant de malheurs je bernois mes souhaits ;
 Et ne me flattois point que le Seigneur propice,
 Après m'avoir soustrait aux coups de l'injustice,
 Soutiendrait mon espoir par de nouveaux bienfaits.

Mes amis ont été l'instrument favorable
 Dont ce Dieu s'est servi pour me rendre agréable
 L'Exil où m'a forcé la haine des pervers ;
 Et je suis confirmé dans l'heureuse croyance
 Qu'il n'abandonne pas ceux dont la confiance
 Est fondée en lui seul au milieu des revers.

Ah ! si j'ai pour ta foi , supporté quelques peines ;
 Si je l'ai conservée accablé sous mes chaînes,
 Si j'ai sacrifié mon repos à l'honneur ;
 Si j'ai perdu mes biens pour n'être point perfide ,
 Si la Religion fut mon unique guide ,
 Seigneur, même ici bas j'ai trouvé le bonheur.

C'est ainsi que le ciel , prodiguant les miracles,
 Ami , veut nous sauver, malgré tous les obstacles,

Et reproduit pour nous l'espérance & la paix ;
 En attendant qu'un jour , ses bontés paternelles ,
 A ceux qui jusqu'au bout seront restés fidèles
 Accordent ce repos qui ne finit jamais.

Irène fut la première qui dit son sentiment sur ce petit ouvrage. Je ne me connois point en poésie , dit-elle , mais je trouve , dans l'auteur de ces vers , beaucoup d'ame & de sensibilité. Et moi , dit Pholoë , j'aime en lui cet abandon à la Providence ; il peut être mauvais poète , mais certainement il a de la fermeté. Pour moi , dit Eugénie , je suis touchée de sa reconnoissance , & je voudrois bien que ce nom d'Eugénie qu'il a employé pour une personne qu'il ne veut pas nommer , eut été employé pour moi ; mais je ne le connois pas , & si je le connoissois , je serois de ses amis , je vous l'affure.

Il eut bien connu le prix de votre amitié , dit alors Timocrate , & vous ne l'auriez pas mal placée , car il met plus d'importance à l'amitié qu'aux bons vers. Les siens ne sont pourtant pas mauvais , dit Ctésias , il a de la douceur , de la liaison , de l'harmonie & du choix dans les termes. Toute la société applaudit à ce jugement ; mais Timocrate demanda grâce pour son

ami. Je l'aime trop, dit-il, pour l'entendre ainfi vanter fans ménagement, & ma modestie souffre pour la sienne. . . .

Mais, dirent ces dames, c'étoit à vous à lire ; c'est à nous à juger, & nous jugerons. Nous ajouterons à notre jugement une sommation de tenir votre parole, & de nous lire des vers de votre façon. Je n'ai pas le courage de vous défobéir, reprit Timocrate ; mais veuillez, au moins, me dire à qui de vous ces vers peuvent convenir. Voyons-les d'abord, dit Aglaë ; nous devinerons ensuite. Alors Timocrate prononça les vers suivans.

Formée à la vertu des mains de la sagesse.
Elle est grande sans faste, & tendre sans foiblesse ;
Et quoique tous les jours mille traits excellens
Nous fassent admirer sa muse enchanteresse,
La bonté de son cœur surpasse ses talens.

Voilà bien Fulvie, dit aussi-tôt Cloë. C'est plutôt Irène, c'est plutôt Aglaë, répondit avec quelque embarras la modeste Fulvie. Eugénie à son tour protestoît que ce n'étoit pas là son portrait ; Cloë soutenoit qu'elle ne se reconnoissoit point dans ces vers. Alors Ctésias félicita Timocrate d'avoir si bien réussi. Ce por-

trait d'une seule dame , lui dit-il , ne peut ressembler à chacune de ces dames , sans faire votre éloge en même tems que le leur. Vous avez plus que de l'habileté ; vous avez de l'adresse ; mais il faut avouer qu'un aussi grand nombre de personnes dignes d'un tel portrait , se trouveroit difficilement ailleurs.

Que vous êtes méchant , avec les complimens que vous nous faites , lui dit alors Fulvie ! Vous savez que notre société va se disperser ; qu'il ne restera , le mois prochain , qu'un petit nombre d'entre nous à la ville ; que vous nous devez cette traduction française de l'inscription allemande de Morat ; que nous avons encore beaucoup de choses à savoir de l'histoire de la statue , & qu'il est déjà fort tard ; & vous nous amusez par des complimens ? Timocrate n'eut rien à repliquer & se mit en devoir d'obéir ; il tira de son porte-feuille les vers suivans.

Arrête Helvétien ; ci git toute une armée
 Dont l'audace insultant les peuples & les rois
 Fit disparaître Liège & trembler les Valois.
 Quelques Suisses unis ici l'ont renfermée
 Sans que la ruse aidât leur intrépidité.
 Sois donc égal à ceux dont tu tiens la naissance ,
 Et sache que ta force est dans la confiance
 Qu'inspirent la concorde & la fraternité.

Toute la société applaudit aux vers & aux pensées, & Pholoë qui favoit l'allemand, assura que la traduction étoit concise & fidèle. Je me souviens, dit alors Irène, d'avoir lû ces vers dans une histoire de cette guerre, ainsi que l'épître en seize stances dans un journal estimé. Oui, dit Timocrate, l'une & l'autre de ces pièces ont déjà paru, mais je n'ai pas dû, charmante Irène, refuser de vous les faire mieux connoître. Nous vous remercions toutes, reprit Irène, & de votre complaisance & du nouveau plaisir que vous nous avez procuré. Quel dommage qu'il soit si tard; vous nous diriez encore bien des vers agréables, mais il est bien tard, & l'histoire de la statue nous tient à cœur.

Oui, dirent alors toutes les Dames, remplissons, si Léon le trouve à propos, remplissons du récit des aventures de la statue, le tems qui nous reste jusqu'à minuit, & sans sortir du bosquet.

Léon continua ainsi sa lecture, au milieu d'un silence profond.

“ Cependant Phidias ne voyoit point arriver son bloc de marbre. Impatient & plein d'inquiétude, il envoya un de ses élèves au

„ Pirée ; mais à peine l'a-t-il fait partir qu'il
 „ part lui-même. Quel malheur est-il donc
 „ arrivé à mon bloc, disoit-il , & faudra-t-il
 „ désormais veiller sur un marbre, comme
 „ sur un fils unique ? Par Hercule , je n'y
 „ entends rien , tout est bouleversé. Il étoit
 „ sur le point d'arriver au port, lorsque son
 „ élève l'apercevant, vint au-devant de lui.
 „ Nous n'avons pas osé, lui dit-il, vous don-
 „ ner une mauvaise nouvelle ; nous voulions
 „ savoir auparavant ce que le bloc étoit de-
 „ venu. Comment ! ce qu'il est devenu ? Oui ,
 „ la corvette est repartie avant le débarque-
 „ ment. A peine aviez-vous quitté le port
 „ avec Périclés, qu'Antagoras y est arrivé tout
 „ rêveur.

„ Il a jeté les yeux sur la corvette ; il en
 „ a reconnu le patron ; il lui a conté de bonne
 „ foi l'apparition du dauphin couleur de rose.
 „ Aussi-tôt le patron lui a proposé de le pren-
 „ dre lui-même sur son vaisseau , & de le con-
 „ duire lestement vers toutes les anes du
 „ golfe, où les dauphins rouges, a-t-il ajouté
 „ en souriant, vont quelquefois se réfugier.
 „ Antagoras y a consenti, & son impatience
 „ n'a pas permis le débarquement du bloc avant

„ la course. Que peut craindre Phidias, a dit
 „ ce philosophe? Son marbre sera-t-il rongé
 „ par les rats, ou les oiseaux aquatiques l'en-
 „ lèveront-ils? Dans trois heures nous pou-
 „ vons être de retour si nous employons ra-
 „ mes & voiles; il ne faut pas moins d'une
 „ heure pour mettre le bloc à terre; & dans
 „ une heure, dans une heure quel chemin
 „ ne peut pas faire le dauphin rouge? Tenez,
 „ voilà trois cent drachmes, mon ami Phanor,
 „ il y en aura autant pour l'équipage; par-
 „ tons; & il sont partis, après avoir recom-
 „ mandé que l'on vous annonçât leur retour
 „ pour demain au plus tard.

„ Par Minerve, s'écria Phidias, me voilà
 „ bien avec cette belle promesse, & qui fait
 „ jusqu'où le dauphin rouge se fera chercher?
 „ Jamais aucune pierre n'eut tant d'aventures;
 „ que fera-ce donc quand elle sera devenue
 „ statue sous mon ciseau? Tout en parlant,
 „ il cherchoit à s'embarquer pour courir après
 „ la corvette, lorsqu'un Aréopagite nommé
 „ Misis, survint tout à coup. Phidias, lui dit-
 „ il, j'ai entendu les plaintes & les projets
 „ de votre inquiétude. Calmez vous, le soleil
 „ va se coucher; je vous apprends que demain

„ deux heures après son lever, vous verrez
 „ votre marbre ; & en attendant , vous sou-
 „ perez avec Antagoras & avec moi , dans ma
 „ maison de campagne , à deux pas d'ici.

„ Phidias aimoit la bonne chère , & plus
 „ encore la bonne compagnie ; d'ailleurs , ce
 „ que lui disoit Misis devoit le tranquilliser.
 „ Il se laissa conduire & trouva chez Misis ,
 „ avec Antagoras , un prêtre de Jupiter nommé
 „ Amiclés ; Dèmas , poète lyrique ; Zoë ,
 „ femme de Misis , & une Dame de Corcyre
 „ sa parente. La conversation ne languit point ;
 „ Antagoras seul paroissoit un peu embarrassé.
 „ On voyoit bien qu'il n'avoit pas trouvé son
 „ dauphin , mais on étoit curieux d'apprendre
 „ la suite de cette aventure qui mettoit déjà
 „ aux champs tous les naturalistes d'Athènes.

„ Antagoras , qui en avoit raconté plusieurs
 „ circonstances avant l'arrivée de Phidias , eut
 „ la politesse d'en répéter pour lui les princi-
 „ paux détails , & poursuivit ensuite son récit
 „ pour tout le reste. D'abord , il avoit été
 „ conduit sous un rocher creux ; de-là , dans
 „ une petite baye sous le temple de Neptune ,
 „ toujours jettant les yeux çà & là , mais
 „ toujours en vain. Un batelier qui l'avoit

„ rencontré, s'étant informé des motifs de sa
 „ course, lui avoit dit que ce dauphin rouge
 „ venoit de passer, mais n'avoit pu lui indi-
 „ quer le lieu de sa retraite.

„ Enfin, après avoir parcouru tous les re-
 „ coins de la rade, j'ai été forcé, dit Antagoras,
 „ de renoncer pour le moment à ma recher-
 „ che, parce que le patron m'a fait souvenir
 „ que Phidias l'attendoit; mais on doit m'a-
 „ vertir s'il se trouve une autre corvette,
 „ ajouta-t-il en soupirant.

„ Il achevoit ces mots, quand on vint, en
 „ effet, l'avertir, & il sortit en s'excusant.
 „ Vous savez, dit alors Misis, que cet homme
 „ est ce qu'on appelle un esprit fort. Il doute
 „ de tout en matière de religion; il voudroit,
 „ en ce genre, avoir tout vu de ses yeux, &
 „ tout touché de ses mains; il voudroit des
 „ preuves physiques & géométriques de l'im-
 „ mortalité de l'ame. Cela fait toujours souve-
 „ nir, dit Zoë, de ceux qui croient, sur le
 „ rapport du premier voyageur, qu'il y a des
 „ peuples entiers sans religion, & qui se re-
 „ fusent aux preuves les plus claires des véri-
 „ tés les plus utiles. Ce sont des hommes,

„ ajouta Démas , bien peu conféquens , bien
 „ peu raisonnables , & je crois qu'Antagoras
 „ auroit mieux fait de dîner avec nous.

„ Il n'auroit pas attendu long-tems (c'est
 „ toujours l'écrivain du rouleau qui parle ,)
 „ car le dîner fut bientôt servi. Je ne dirai
 „ pas si l'on fit bonne chère à la table de Misis ;
 „ c'étoit un Sénateur riche , délicat & magni-
 „ fique. Je dirai encore moins si le repas fut
 „ gai ; tous les convives étoient contens ; on
 „ mangea bien ; on but à la santé d'Antagoras.
 „ On parla des tragédies de Sophocle , & des
 „ coëffures de Mitilène , qui étoient alors à la
 „ mode ; on balança le mérite d'Isocrate & de
 „ Philon , sophistes fameux ; on conjectura
 „ que Médon & Nilée seroient premiers Ma-
 „ gistrats l'année d'après. On se moqua des
 „ ridicules du jour ; on jugea sainement de
 „ plusieurs ouvrages de littérature ; car pres-
 „ que tous les convives étoient d'excellens
 „ juges , & la Dame de Corcyre , quoique la
 „ moins instruite , avoit le goût très-sûr.

„ Le plaisir de la conversation étoit soutenu
 „ par celui que donnoit le bon vin. Naxos ,
 „ Chypre , Ténédos avoient chacun leurs par-

55 tisans. On disputa gravement si c'étoit avec
 55 du Lesbos ou de la Malvoisie que le joyeux
 55 Anacréon s'enivroit quand il vouloit chan-
 55 ter. Démas fut consulté comme juge com-
 55 pétent ; mais il en renvoya galamment la
 55 décision aux Dames. Ensuite on compara les
 55 figures d'Athènes & celles de Marseille ; on
 55 parla des melons d'Espagne & de ceux de
 55 Malthe, & cependant les Dames même don-
 55 noient, par quelque bon verre de Ténédos,
 55 une nouvelle vivacité à leurs yeux.

55 Phidias qui s'en apperçut le premier ,
 55 considéra leurs mouvemens avec plus d'at-
 55 tention , dans l'opinion qu'il pourroit y dé-
 55 couvrir quelque expression qui désignât bien
 55 l'enthousiasme ; car sa statue l'occupoit tou-
 55 jours. Personne ne prit garde à son attitude
 55 contemplative , parce que déjà tous parloient
 55 à la fois. Aussi le souper tendoit-il à sa fin ,
 55 & chacun gagna, comme il put, la cham-
 55 bre qui lui étoit destinée ".

Léon finit alors sa lecture. Il voyoit dans
 les yeux de toutes les Dames qu'il étoit plus
 que minuit. Vous avez raison , lui dirent-
 elles, il est tems de nous séparer, & ce qu'il

y a de plus fâcheux, c'est que de long-tems nous ne ferons réunies. Et qui fait quand nous pourrons continuer la lecture de ce manuscrit intéressant ?

Fin des Mélanges.

Faute à corriger.

Page 58, ligne 24. pour se passer de neige & de pluie. *Lisez*, pour pouvoir se passer de neige.

A P P R O B A T I O N.

J'ai lû avec plaisir cet ouvrage qui m'a paru intéressant par le sujet & par la manière de le traiter ; & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression.

DE BONS, Censeur.

